

Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

‘Irfān al-ğamīl li-ṣāhib al-yūbīl

Bustānī, ‘Abdallāh al-

Bairūt, 1897

Biographie de S. G. Mgr. Debs

urn:nbn:de:hbz:5:1-14379

— 8 —

BIOGRAPHIE DE S. G. M^{GR} DEBS.

Le 19 Mars 1897 est une date qui marquera dans les fastes de l'Archidiocèse de Beyrouth, et dans les annales de la Nation maronite tout entière. L'une et l'autre, en effet, ont célébré, ce jour là, avec la fête de S. G. M^{GR} Debs, le vingt-cinquième anniversaire de sa consécration épiscopale et de son élévation au siège de Beyrouth.

Les œuvres auxquelles l'éminent Prélat a consacré un quart de siècle, ses hautes qualités personnelles, la science dont il s'est fait l'infatigable propagateur, les charitables associations qu'il a fondées en faveur des déshérités de la fortune, étaient autant de titres capables de grouper autour de sa personne vénérée une assistance d'élite, et de transformer cette fête en une fête universelle. La haute personnalité de l'archevêque de Beyrouth, en effet, en le rendant l'une des plus remarquables figures de l'épiscopat oriental, appelait forcément sur lui l'attention non seulement de ses fidèles diocésains, mais encore de tous les Maronites qui ont à cœur l'honneur national, bien plus, de tous ceux qui savent estimer à leur juste valeur les mérites d'une vie honorable, une carrière si noblement remplie. Voilà pourquoi les appels du comité organisé dans sa ville

épiscopale avaient trouvé un écho non seulement dans la Syrie, mais partout où il y a des enfants de Saint Maron, partout où les grandes qualités de Monseigneur lui ont fait des admirateurs et des amis.

La France, l'Italie, l'Autriche, l'Egypte, les deux Amériques, et jusqu'à la lointaine Océanie, ont tenu à répondre d'avance à cet appel, en adressant à l'éminent Archevêque l'expression de leurs sentiments d'admiration, et les vœux qu'ils unissent à ceux que devaient lui exprimer ses enfants de Syrie. Ce n'est donc pas une hyperbole de dire qu'il n'y a pas un coin du monde où les cœurs n'aient battu à l'unisson des nôtres, où les regards ne se soient tournés en ce jour vers notre belle côte Syrienne, où les âmes n'aient envoyé à celui qui est l'objet de cette fête de famille ce vœu de tous les cœurs : *Ad multos annos!*

Rien de plus légitime, du reste, que cette unanimité à célébrer les vertus du grand évêque, et à ceux, bien rares, il faut le dire tout haut, qui seraient tentés de s'en étonner, nous ne pouvons mieux répondre qu'en esquissant à grands traits la vie de l'illustre Pontife.

L'ENFANCE, LE SÉMINAIRE, LE PROFESSORAT.

Au centre de la Syrie s'étend une région montagneuse, coupée de vallées profondes où grondent de rapides torrents, hérissée de rochers arides qui offrent une barrière presque infranchissable aux envahissements du dehors; on l'appelle *le Kesrouan*.

Cet isolement semblait destiner cet heureux coin

de terre à servir aux Maronites de refuge assuré contre leurs ennemis séculaires, et à sauvegarder l'intégrité de leurs antiques croyances religieuses. Aussi, la foi des premiers âges s'est-elle maintenue plus vivace là que partout ailleurs, et les mœurs patriarcales des anciens jours s'y retrouvent encore dans leur pureté primordiale, sans que le schisme et l'hérésie aient pu y exercer leurs ravages destructeurs.

C'est dans cette pittoresque contrée, sur les dernières pentes du Liban, au sommet d'un mamelon dominant la riante baie de Jouni, que s'étage en amphithéâtre la coquette petite ville de Ghazir, plus fière encore de sa foi religieuse que des charmes de sa magnifique situation. C'est là qu'il faut placer le berceau de la famille qui devait donner à la Syrie l'un de ses plus illustres enfants, à Beyrouth l'un de ses plus éminents Archevêques.

Un rameau de cette famille s'était détaché du tronc, lors de l'expédition de Bonaparte, pour aller se transplanter sur le sol de la France et y produire des rejetons. Le barreau français compte en effet un membre de cette famille parmi ses plus intègres magistrats. A peu près vers la même époque, un autre membre de cette famille quittait Ghazir pour le nord de la Syrie, et allait s'établir aux environs de Tripoli, au petit village de Ras-Kifa. C'est là que naquit, le 8 octobre 1833, de Elie Jean Debs, celui qui devait plus tard rehausser l'éclat du siège archiépiscopal de Beyrouth. On lui donna, sur les fonts du Baptême, le nom prédestiné de Joseph.

Son enfance s'écoula dans la paix, au sein d'une

famille qui, à défaut d'autre patrimoine, avait conservé vivace les habitudes de foi et de vertus chrétiennes, que les Maronites entendent surtout transmettre à leurs enfants, comme le plus précieux des héritages. Joseph puisa dans ce milieu si religieux les sentiments de la plus profonde piété et du sérieux de la vie. Dès son âge le plus tendre, il fit présager ce qu'il devait être un jour : dans l'enfant on devinait l'homme. La vivacité de son naturel, la précocité de son jugement, la simplicité de ses manières étaient autant de traits qui le distinguaient des enfants de son âge. L'étude semblait être son unique passion, et il dédaigna de bonne heure les jeux frivoles et les amusements puérils, pour se retirer dans la solitude et se livrer à ses lectures favorites.

Témoin de ses heureuses dispositions, l'archevêque de Tripoli, Mgr Paul Moussa, résolut de lui procurer les moyens de cultiver les talents que Dieu lui avait départis, et de suivre la vocation à laquelle il semblait appelé. il l'envoya donc au séminaire maronite d'Aïn-Ouarkha, près de Ghostah. Cette maison, ancien couvent de religieuses, converti, en 1791, en séminaire national, pour l'éducation du clergé maronite, avait déjà fourni à l'Église une nombreuse phalange de prêtres, d'évêques et de patriarches pieux et instruits. Outre l'arabe, leur langue maternelle, et le syriaque, leur langue liturgique, les élèves du séminaire d'Aïn-Ouarkha acquéraient les éléments de la langue latine qui leur rendait de grands services pour l'étude de la philosophie, de la Théologie et des autres sciences ecclésiastiques. En franchissant le seuil de cette maison, le jeune Joseph apportait avec

lui l'amour du travail et l'énergie d'une volonté tenace, devant laquelle toute difficulté devait céder. C'est donc avec une véritable passion qu'il chercha, dès le premier jour, à s'assimiler la science qui fait les hommes, et à se former aux vertus qui font les saints prêtres.

Les progrès du jeune séminariste furent rapides, et il étonna bientôt ses maîtres par la vivacité de son intelligence, la sûreté de sa mémoire et la solidité de son jugement. Ses condisciples, tout en admirant son application et ses succès, furent aussi frappés de sa profonde humilité et de son exquise modestie. Toutes les sciences qui faisaient partie du programme lui devinrent bientôt familières, et il trouva moyen encore de se livrer à des études supplémentaires, plus en rapport avec ses goûts. Il apprit en outre le français sans maître, et il le parle avec une précision qui surprend, quand on sait qu'il n'eut jamais d'autre professeur que lui-même.

Dès qu'il eut terminé le cours de ses études théologiques, bien qu'il n'eût pas encore atteint sa vingtième année, son évêque l'appela auprès de lui en qualité de secrétaire particulier, et le chargea de traduire en arabe l'*Histoire des Hérésies* de Saint Alphonse de Liguori. Cet ouvrage du Saint Docteur ne pouvait que rendre de réels services au clergé et aux fidèles maronites, entourés de toutes parts par le schisme et assiégés par l'hérésie. La plume imagée et alerte du jeune écrivain était bien taillée pour revêtir le fond de l'œuvre d'une forme plus en rapport avec le caractère oriental. Cette traduction attira sur lui l'attention du Patriarche maronite qui,

en 1854, lui assigna la chaire de Philosophie et de Théologie au séminaire patriarcal de Saint Jean Maron, près de Batroun. Le zèle de l'abbé Debs avait trouvé un champ digne de lui, et ses hautes qualités de l'intelligence et du cœur se déployèrent avec une énergique activité à la formation des jeunes lévites confiés à sa charge. Comprenant la grandeur de sa nouvelle mission, le dévoué professeur se mit vaillamment à l'œuvre, et rédigea pour ses chers élèves une excellente traduction du *Traité de Philosophie* de Demowski, et des *Prælectiones theologicae* du savant Peronne. Ces deux ouvrages remplacèrent désormais les notes incomplètes auxquelles étaient réduits les élèves des séminaires orientaux. Ses élèves se plaisent encore à se rappeler les heureuses années qu'ils passèrent sous sa direction, car il avait le secret d'élever le cœur aussi bien qu'il formait l'intelligence, et le souci de préparer à l'Église des ministres aussi pieux qu'instruits.

C'est dans ce poste de zèle et de dévouement qu'il reçut l'onction sacerdotale, le 15 juillet 1855, des mains de son évêque, Mgr Paul Moussa, qui voyait avec bonheur le couronnement de ses efforts, et attendait le jour où il pourrait rappeler le jeune prêtre auprès de lui, afin de s'en faire un précieux auxiliaire dans l'administration de son vaste diocèse. Mais « l'homme propose, et Dieu dispose »; la Providence avait d'autres vues sur celui qu'elle venait de consacrer définitivement à son service.

II. LE SACERDOCE

Lorsque Moïse descendit les pentes du Sinaï, son front rayonnait encore de la gloire du Très-Haut. Ainsi les grâces du sacerdoce portèrent leurs fruits dans l'âme du nouveau prêtre, et l'abbé Debs descendit de l'autel du sacrifice embrasé d'un zèle plus ardent encore, s'il est possible, pour la maison de Dieu. Cinq années encore il exerça son fécond apostolat auprès des élèves de Saint Jean Maron, lorsque le Patriarche Paul Massad l'appela près de lui, à la résidence patriarcale, en qualité de secrétaire. C'était à la fois une récompense pour les travaux du professeur, et une initiation aux graves affaires de l'administration religieuse. Cette charge de confiance, loin d'éblouir l'abbé Debs, ne fit que le rendre plus modeste encore, et plus dévoué au bien et à la grandeur de sa nation.

En dehors du rude labeur des affaires administratives, il sut trouver des moments de loisir qu'il consacra à des œuvres utiles. Ému de la pénurie d'ouvrages solides de sciences ecclésiastiques en langue arabe, il s'efforça de créer toute une bibliothèque à l'usage du clergé et des fidèles, en leur offrant des ouvrages de dogme, de morale, de liturgie, de droit canonique, et de polémique religieuse. Son but, comme il l'a dit lui-même, était de mettre aux mains des catholiques de armes sûres pour défendre leur foi.

Des sociétés, venues d'Amérique et d'Angleterre avec

des ressources considérables, avaient organisé des écoles, fondé à Beyrouth une université, et créé à grands frais des imprimeries destinées à répandre, leur doctrine par le livre et le journal. Le seul moyen de les combattre efficacement était de fonder des œuvres similaires, de répandre l'enseignement catholique sous toutes ses formes; l'abbé Debs le comprit, et fonda, avec le concours dévoué de M. Rezkallah Khadra, l'un des ses amis de Beyrouth, une imprimerie catholique destinée à lutter contre celle des sociétés bibliques. Son activité incessante fut la principale source qui alimenta les nouvelles presses de livres composés par lui ou de traductions d'auteurs étrangers.

C'est dans cet ordre d'idées qu'il publia son *Commentaire des Évangiles*, en deux volumes, ouvrage destiné à venger le nouveau Testament des falsifications de texte ou de sens introduites dans l'Évangile par le Système du libre examen; les *Institutions Canoniques* de Devoti, deux volumes de *Controverses religieuses* portant sur tous les points de la doctrine catholique attaqués par l'hérésie; il revit et corrigea des ouvrages analogues inspirés par son exemple.

Puis, pour compléter son œuvre, et pénétrer plus profondément dans les masses, l'Abbé Debs n'hésita pas à se servir du puissant levier que notre siècle a mis à la disposition de la pensée humaine: le journalisme. Il lança donc un journal arabe, *El-Najah* (le Progrès), qui défendit vaillamment la cause catholique et propagea dans le peuple les saines idées et les principes religieux combattus par les feuilles hétérodoxes.

C'était inaugurer en Syrie l'apostolat de la bonne presse qui ne pouvait qu'être fécond en heureux résultats. Ce journal eut de plus la bonne fortune de susciter des imitateurs, et chaque communauté religieuse voulut avoir son organe particulier, pour la défense de ses intérêts.

Mais la volonté du Patriarche vint un moment l'arracher à ses multiples occupations.

Le pape Pie IX, de glorieuse mémoire, venait de convoquer l'univers catholique aux fêtes qui allaient se célébrer, à Rome, en l'honneur du dix-huitième centenaire du martyre de Saint Pierre, le Prince des Apôtres, sur le mont Janicule. C'était une pensée profonde de la part de l'illustre Pontife, au moment où la Papauté était en butte aux visées sourdes de la politique machiavélique d'hommes sans foi, aux attaques incessantes de la passion antireligieuse, de prouver à un siècle incrédule et railleur que l'Église, malgré ses dix-huit siècles d'existence, est toujours pleine de force et de vitalité. En conviant les Pasteurs et les fidèles au tombeau du premier Pape, crucifié la tête en bas au sommet du Janicule, Pie IX entendait faire comprendre au monde que l'Église puise sa force dans les persécutions et le sang des martyrs, que sa durée est éternelle, et qu'elle demeure inébranlable, assise sur son roc contre lequel les vagues déchainées des passions humaines viennent se briser impuissantes.

Sa Béatitudo Mgr Massad, tenant à répondre à l'appel du Père commun les Fidèles, ne voulut pas se séparer de son secrétaire-général, et le choisit pour l'accompagner dans ce long voyage. L'abbé Debs prit

donc joyeusement son bâton de pèlerin et s'achemina vers la Ville éternelle.

On sait quelle foule d'évêques, de prêtres et de pieux fidèles était accourue à Rome à l'appel du Souverain-Pontife. Les fêtes du centenaire furent l'une des plus imposantes manifestations de la foi catholique qu'il soit donné à l'homme de contempler. Réunis autour de la Chaire de Pierre, dans l'incomparable basilique élevée par la main des Papes sur le tombeau du Prince des Apôtres, ces évêques et ces prêtres, ces catholiques qui étaient venus de tous les coins du monde, firent monter vers les voûtes de l'immense vaisseau l'expression de leur foi unanime à la primauté de Pierre, et les tribunes retentirent du chant grandiose de Palestrina : *Tu es Petrus*. Et l'immortel Pie IX, que l'usurpation piémontaise n'avait pas encore emprisonné dans les murs du Vatican, put donner sa bénédiction paternelle à tous ces fils prosternés, et se montrer à leurs yeux comme le successeur de Pierre, comme le Chef de l'Église et l'héritier des promesses divines : *Tu es Pierre*.

Pour un cœur aussi entièrement dévoué à l'Église que celui de l'Abbé Debs, Rome, avec ses souvenirs religieux, ses grandioses basiliques, les monuments de toutes sortes semés avec profusion dans ses murs par la main de ses Pontifes, ne pouvait manquer de lui apparaître dans toute sa grandeur de capitale du monde chrétien. Aussi, les descriptions qu'il en fait, dans les pages brûlantes d'émotion de son ouvrage intitulé *Voyage des Prélats à Rome, Paris et Constantinople*, trahissent-elles, à chaque ligne, les vifs sentiments de

son âme. Il comprit que cette grandeur n'avait rien d'humain, et que sans la Papauté, sans ce tombeau placé sous le maître autel de l'immense basilique de S. Pierre, sans ce Colysée qui a bu le sang de tant de martyrs, Rome n'évoquerait pas de souvenirs plus vifs que ces antiques capitales qui eurent nom Thèbes, Athènes ou Babylone, et gisent ensevelies sous les sables du passé. C'est là, en effet, le secret de l'attraction exercée par Rome sur tous les cœurs. On ne s'y rend pas pour contempler les ruines des palais des Césars, ni celles du temple de Vesta ou du Panthéon : l'on va voir, avant tout, la Rome des Papes, le centre de la foi, la capitale de la chrétienté, la *Ville éternelle*, car Rome a participé aux promesses de vie faites à l'Église par son divin Fondateur.

Tels furent les sentiments que l'Abbé Debs sentit se fortifier en lui dans cette première visite, et il eut le talent de les exprimer aussi vivement qu'il les avait ressentis.

Mais il fallut bientôt quitter les murs de la cité pontificale et se diriger, en compagnie de son chef hiérarchique vers une autre capitale, non plus la capitale du monde chrétien, mais celle du monde moderne. Le Patriarche Maronite avait résolu de se rendre à Paris, afin de porter à l'empereur Napoléon III ses remerciements et ceux de sa nation, pour la généreuse intervention de la France en faveur de l'humanité indignement outragée.

Ils furent présentés à la cour des Tuilleries, où ils

reçurent de l'empereur et de l'impératrice Eugénie les marques de la plus haute déférence. Leur séjour dans la capitale de la France fut une excellente occasion pour l'Abbé Debs d'exercer ses hautes qualités d'observation. L'empire était alors dans toute sa force, et la civilisation matérielle, dont l'exposition universelle prétendait être la triomphante expression, semblait être parvenue à son point culminant. Mais ce brillant factice, capable d'éblouir et de fasciner les esprits superficiels, cachait bien les misères profondes, fruits de l'absence de vie religieuse dans cette société avide de jouissances, de luxe et de plaisirs. Le progrès dont on vantait si hautement les conquêtes était loin de tenir ses promesses de bonheur. La décomposition commençait, c'était le signe avant-coureur du cataclysme qui devait balayer l'empire et jeter la France dans un abîme de honte et d'humiliations.

Sans se laisser séduire par ces dehors trompeurs, l'Abbé Debs sut aller au fond des choses et découvrir dans le vrai peuple français le contraire de ce que d'autres, plus superficiels, y avaient rencontré. C'est qu'à côté de la France qui s'agite et s'amuse, entraînant à sa suite le monde dans un tourbillon de vie factice, il a y la France qui se recueille, prie, travaille et se dévoue, la France qui vit de la vie de l'intelligence et du cœur, en un mot, il y a la France chrétienne.

C'est celle-là que le futur archevêque de Beyrouth voulut surtout connaître et aimer. Ses relations avec les plus hautes personnalités du clergé et des hommes d'œuvre lui firent toucher du doigt le pouvoir de l'action bienfai-

sante de la religion, et il conserva dans son cœur cette salutare leçon jusqu'au jour où la Providence devait lui permettre de lui faire porter ses fruits.

Le retour de Paris s'effectua par Constantinople; c'était dans l'ordre. Après avoir rempli à l'égard du Pape ses devoirs de Fils soumis, après avoir déposé aux pieds des souverains de la France le tribut de sa reconnaissance et de celle de ses enfants, le Patriarche voulut encore se souvenir qu'il était sujet du Sultan, et il croyait remplir un devoir en allant présenter à S. M. Abd-ul-Aziz ses hommages de respect. Au cours de cette visite, S. B. Monseigneur Massad qui avait déjà reçu antérieurement la décoration de l'Osmanité, fut gratifié d'une caseette ornée de diamants d'une haute valeur, et l'Abbé Debs fut décoré de l'Eftéghar. Enfin, nos voyageurs reprirent le chemin de la Syrie, où les attendait l'accueil le plus enthousiaste et l'expression de la joie la plus vive.

L'Abbé Debs se sentit tout heureux de reprendre ses chères occupations, de s'enfoncer de nouveau dans la bibliothèque patriarcale, aux moments de loisir, et de renouer avec ses vieux amis, les livres, ses intimes relations quelque temps interrompues. C'est alors qu'il écrivit l'intéressante relation de son voyage dans un livre intitulé *Voyage des Prélats* à Rome, Paris et Constantinople, ouvrage rempli d'aperçus originaux sur les hommes et les choses de l'époque.

Il passe rapidement en revue l'histoire de l'antique Rome païenne, celle de la Rome chrétienne sur laquelle il donne les plus intéressants détails; puis il arrive à

Paris, en décrivant les lieux qu'il traverse, esquisse un rapide croquis de la capitale, enlève à grands traits l'histoire de la France et de son action bienfaisante dans le monde, et termine par un aperçu de la vieille Byzance et de son évolution dans l'histoire. Cet ensemble de tableaux se déroule comme un rapide panorama où tout est fidèlement reproduit, malgré l'exiguité du cadre.

L'attention de l'Abbé Debs allait être attirée de nouveau vers l'Occident par deux événements de grave importance dont l'écho devait retentir en Orient, mais d'une façon bien différente.

Le pape Pie IX venait de convoquer les évêques du monde entier en concile œcuménique, et, par une attention aussi délicate que paternelle, il avait invité les pasteurs des églises séparées à venir prendre part à ces assises solennelles de la Catholicité. Le vaillant secrétaire patriarcal, [n'écoulant que son zèle, adressa aux prélats orientaux une *Lettre* pressante, dans laquelle il les suppliait de revenir au bercail du Christ, et de répondre, par un retour sincère à l'unité, aux paternelles avances du Pontife romain. Si cet appel ne trouva pas dans le cœur de ces hommes l'accueil qu'il méritait, il ne laissa pas, cependant, de causer parmi eux une salutaire impression, et de préparer le terrain à la bonne semence. Cette *Lettre*, si sensée, remplie de tant d'onction, appuyée par de si fortes raisons historiques et théologiques, fut avidement lue par les membres des églises hétérodoxes, et contribua dans une large mesure à renverser les ridicules préventions

nourries, depuis bien des siècles, contre les Pontifes romains et leur magistère infailible.

On sait quels furent les résultats du concile du Vatican : l'infailibilité pontificale, en dépit d'une regrettable opposition de quelques esprits timorés, fut érigée en dogme de la foi, et acceptée avec les transports de la plus vive allégresse. Cette solennelle définition d'un dogme qui avait toujours été reconnu à toutes les époques du christianisme, mit le comble aux vœux des Maronites, particulièrement du Patriarche et des évêques placés sous sa juridiction. L'Abbé Debs ne pouvait rester étranger à cette joie universelle. Aussi, son premier acte, quand il recevra la consécration qui fait les évêques, sera-t-il d'envoyer au pape Pie IX la profession de sa foi en la primauté du successeur de Pierre.

Mais un autre événement allait bientôt assombrir le ciel de la Syrie. L'empire venait de s'écrouler dans la honte, la France avait vu la défaite s'abattre sur ses armes et son sol envahi par l'étranger; puis la commune avait arboré son hideux étendard sur la capitale qu'elle avait souillée du sang des plus pures victimes, et la grande nation recevait de la Providence la plus humiliante leçon qu'aient jamais enregistrée ses annales. Cette dure épreuve fut vivement ressentie par la nation Maronite, habituée à voir la France marcher à la tête du monde civilisé, par sa valeur guerrière, par son intelligence et son inépuisable dévouement. Se souvenant que la nation des Croisades avait naguère encore mis son épée au service des Maronites opprimés, un nombre respectable de jeunes gens de Beyrouth et du Liban offrirent

même de mettre leurs bras et leur cœur à son service. Hélas, ce sacrifice eût été incapable d'arrêter la défaite; la nation avait mérité ce châtiement pour ses fautes et son oubli de ses devoirs religieux, source de la vraie force et du véritable progrès. En tout cas, les Maronites lui gardèrent fièrement leur vieille fidélité, et les malheurs de leur protectrice ne firent que resserrer les liens qui les attachaient à elle. Ces sentiments furent largement partagés par le patriarche et son conseil, et l'Abbé Debs ne fut pas le dernier à en donner les preuves.

En reprenant sa plume, l'ardent écrivain voulut la consacrer tout entière à la défense de la religion et de sa chère nation maronite. Le dernier ouvrage de sa carrière sacerdotale fut inspiré par le sentiment de l'honneur national, blessé dans ses fibres les plus intimes.

Un prêtre syrien de Mossoul, l'abbé Joseph David, dans un libelle intitulé *Antiqua Ecclesiae Chaldaicae Traditio*, avait osé prendre à parti les Maronites, et les accuser, sur la foi d'Eutichès d'Alexandrie et de Guillaume de Tyr, d'avoir été imbus, pendant de longs siècles, de l'hérésie monothélite, et de n'être rentrés dans le bercail de l'Église Romaine qu'à la fin du douzième siècle. Une telle calomnie ne pouvait demeurer sans réponse, car elle visait au cœur une nation qui regarde comme son plus beau titre de gloire de n'avoir jamais erré dans la foi, et d'être toujours demeurée unie à la chaire de Pierre. Aussi, la riposte ne se fit-elle pas longtemps attendre. L'Abbé Debs, dans un livre

intitulé *Perpétuelle orthodoxie des Maronites*, oppose à l'adversaire de sa nation une lutte à outrance, et l'amène à demander merci. Cet ouvrage est du plus haut intérêt, car il tranche une question trop longtemps agitée, et renverse les prétendus arguments apportés contre les Maronites.

L'auteur commence par invoquer en faveur de sa nation les témoignages des Souverains Pontifes eux-mêmes qui, dans différents actes pontificaux, donnent à cette généreuse nation les plus beaux éloges pour la constance avec laquelle elle a toujours conservé intacte la foi de son berceau, malgré les attaques des infidèles et des hérétiques. Ils la comparent au lis qui s'épanouit au milieu des épines, au rocher qui demeure inébranlable contre les assauts des vagues en furie, ils affirment qu'elle n'a jamais ployé le genou devant Baal, mais qu'elle est toujours restée fidèlement unie au chef suprême de l'Eglise Romaine. Bien que ces solennelles attestations aient une valeur incontestable, l'écrivain ne s'en contente cependant pas pour établir sa thèse. Il les corrobore par le témoignage des plus doctes auteurs qui ont traité de l'histoire de l'Orient. Puis, prenant la nation maronite à son berceau, il démontre que ses origines n'ont rien qui puisse lui être un sujet d'opprobre, au contraire.

Les Maronites tirent leur origine des Syriens qui embrassèrent le christianisme à la voix du Sauveur lui-même, ou à la prédication de ses Apôtres, et demeurèrent attachés à la foi catholique durant les quatre premiers siècles de l'Eglise. Mais quand, au Ve siècle, l'Eglise

d'Orient se sépara de la communion de l'Église romaine, par suite des hérésies d'Eutychès et de Nestorius, la Providence préserva de l'erreur une partie des habitants de la Syrie, qui continua de professer la foi orthodoxe et de soutenir les définitions des saints conciles d'Ephèse et de Chalcédoine. C'est cette troupe d'élite qui prit le nom de Maronites, d'un saint ermite nommé Maron, qui vécut vers la fin du IV^e siècle dans les montagnes de la Cyrrestique, au nord d'Antioche. Sa mort eut lieu en 410, et l'Église célèbre sa fête le 9 février.

La sainteté de l'ermite Maron, le renom de ses héroïques vertus se répandirent jusqu'à Constantinople, d'où Saint Jean Chrysostôme lui-même adressa au pieux solitaire une lettre dans laquelle il se recommandait à ses prières. Bientôt de nombreux disciples accoururent auprès de ce maître consommé, et des monastères commencèrent à s'élever sur le sol de la Syrie septentrionale. Il convient de mettre au premier rang celui qui fut fondé sur les bords de l'Oronte, en Apamène, non loin de Homs, au lieu connu aujourd'hui sous le nom de Deïr-el-Kebir.

A la mort du saint ermite, son corps fut enlevé de Cyr par ses disciples et transporté au couvent principal d'Apamée. Les munificences de l'empereur Marcien contribuèrent au rapide accroissement de ce monastère qui compta bientôt dans ses murs près de huit cents religieux maronites. Telle était sa splendeur qu'on lui donnait le nom de *Couvent de Cristal* (Deïr-el-Ballor).

Son importance était déjà si grande, au commencement du VI^e siècle, que son archimandrite Alexandre, dans une lettre adressée au pape Hormisdas, en 517,

signait avant tous les archimandrites de la Syrie seconde, avec le titre d'Abbé de Saint Maron. Les actes du Concile de Constantinople, en 503, font également mention de ce même monastère de S. Maron, et insèrent une lettre de ses moines aux évêques de la Syrie seconde.

Le zèle des religieux maronites à défendre la foi catholique, et surtout l'observation du concile de Chalcédoine leur attira la haine des hérétiques acéphales, eutychéens et sectateurs de Pierre le Foulon, et suscita contre eux la fureur de l'empereur Anastase qui mit à mort trois-cent-cinquante des disciples de S. Maron, en 517, alors qu'ils se rendaient au monastère de S. Siméon Stylite, dans le voisinage d'Alep. L'Eglise les honore comme martyrs, au 31 juillet.

Le monastère d'Apamée fut réduit en cendres et les moines dispersés, ainsi qu'il ressort de la lettre des archimandrites au pape Hormisdas.

L'empereur Justinien-le-Grand releva les murs de ce monastère (557-565) qui recouvra bientôt son ancienne splendeur, et redevint le premier couvent de la Syrie seconde. C'est de là que devait sortir plus tard Jean Maron, le premier patriarche de la nation maronite.

Mais une nouvelle hérésie, le Monothélisme, allait exercer ses ravages dans l'Eglise orientale. Il avait pour auteurs Théodore de Pharan, Cyrus d'Alexandrie et Sergius, patriarche de Constantinople, qui, grâce à l'influence dont il jouissait auprès d'Héraclius, contribua largement à la diffusion de l'erreur. Macaire, patriarche d'Antioche, avait embrassé cette nouvelle doctrine et s'en était fait le champion autour de lui. Le Monothélisme fut

condamné au sixième concile oecuménique tenu à Constantinople, en 680, sous le règne de Constantin Pogonat, troisième successeur d'Héraclius, et le Pontificat de Léon II, qui s'y fit représenter par ses légats. L'anathème fut lancé contre Théodore de Pharan, Cyrus, Sergius et Macaire. Celui-ci, déposé de son siège, fut envoyé à Rome, et l'on mit à sa place, sur la chaire d'Antioche, un patriarche orthodoxe nommé Théophane.

A la mort de Théophane, en 685, les Maronites qui formaient alors la majorité des catholiques occupant le territoire d'Antioche, dans le but de se prémunir contre les ravages de l'hérésie dont le patriarche Macaire s'était fait le triste défenseur, se réunirent pour choisir comme patriarche Jean Maron, dont ils demandèrent la confirmation au Souverain Pontife.

Jean Maron était un religieux du monastère d'Apamée que sa vertu et son zèle pour la défense de la foi avaient désigné au choix des Maronites. Il avait été sacré évêque de Gebail et Batroun par Jean de Philadelphie, légat du Pape S. Martin. Aussitôt élu patriarche, il partit pour Rome, en compagnie de Jean de Philadelphie, afin de recevoir du pape la confirmation de son élection.

Après l'avoir interrogé sur l'orthodoxie de sa foi, le Souverain Pontife le confirma dans son titre de patriarche d'Antioche, et lui accorda le pallium, insigne de sa charge.

De retour dans son patriarcat, Jean Maron organisa la hiérarchie ecclésiastique, créa des diocèses et sacra des évêques pour les mettre à leur tête, son ardeur pour la cause catholique devait lui attirer la haine des hérétiques. Justinien II, irrité du rejet des actes du pseudo-con-

cile *in-Trullo* que le pape Sergius ne voulut même pas lire, avait envoyé en Italie le premier officier de son palais, avec ordre de s'emparer du Pontife; mais le soulèvement du peuple avait empêché cette violence inique, et l'officier du prince avait dû prendre la fuite pour se soustraire à l'indignation populaire. Le contre-coup de la colère impériale devait naturellement retomber sur ceux qui étaient restés attachés à la foi romaine : les Maronites étaient les premiers désignés à ses coups. Justinien envoya donc un corps de troupes pour se rendre maître de Jean Maron à Tripoli. Cette armée envahit l'Apanène, renversa de fond en comble le monastère de S. Maron, massacra cinq cents moines, saccagea deux villages qui avaient pris leur défense, et se dirigea sur Tripoli, pour achever l'exécution des ordres sacrilèges qu'elle avait reçus. Mais les Maronites étaient braves, et leur foi excitant leur courage, ils firent autour de leur saint patriarche une garde d'honneur, mirent en pièces l'armée de Justinien Rhinotmète auprès du village d'Amioûn, et tuèrent les deux généraux qui la commandaient. Le monastère de S. Maron ne fut jamais rebâti, et on en voit encore les ruines sur les bords de l'Oronte, au-delà de Hons, près de Kala'ât-em-Moudiq.

Cette longue et courageuse résistance des Maronites aux empiètements des empereurs byzantins dans le domaine de la foi leur valut le surnom de *Mardaïtes* (rebelles), nom glorieux pour ce vaillant petit peuple qui a toujours mis son orgueil à garder intact le dépôt de sa croyance religieuse, et cru qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.

Ses origines, on le voit, sont pures de tout pacte avec

l'erreur, son orthodoxie, de l'aveu des Pontifes Romains, n'a jamais été altérée. Pendant que les autres communions orientales se scindent en deux branches, l'une catholique et l'autre hétérodoxe, les Maronites seuls sont toujours restés, depuis leur berceau, fermement attachés à la foi de l'Église de Rome.

Voilà ce que prouve l'Abbé Debs, dans son savant ouvrage *Perpétuelle orthodoxie des Maronites* (1), et il établit sa thèse sur les arguments les plus solides. Puis se tournant contre les allégations de l'abbé David, il les renverse les unes après les autres, avec une logique impeccable. Ne pouvant ici le suivre dans son argumentation, ce qui nous entraînerait trop loin, nous ne retiendrons que la réfutation des calomnies d'Eutichès et de son copiste Guillaume de Tyr, dans son *Histoire des Croisades*, renvoyant pour le reste à la traduction française de cet ouvrage qui vient d'être publiée.

Sur la foi de l'un des historiens français des Croisades, Guillaume de Tyr, on a répété à satiété que les Maronites avaient professé l'hérésie Monothélite pendant près de cinq siècles, et qu'ils n'étaient revenus à la foi catholique qu'en 1182. C'est là une grossière erreur dont l'abbé Debs a démontré la première partie dans ce que nous venons de résumer. Il renverse avec autant de bonheur la seconde partie de cette allégation. Voici les paroles de Guillaume de Tyr : « Les Maronites, après avoir, près de

(1). Cet ouvrage vient d'être traduit en français par l'abbé Th. Vazeux, Préfet des Études au Collège de la Sagesse, auquel on pourra le demander, si l'on désire faire plus ample connaissance avec l'histoire de la Nation Maronite.

cinq cents ans, professé l'erreur d'un certain hérésiarque nommé Maron... vinrent trouver le patriarche d'Antioche, Aymeri, sous le coup d'une inspiration divine, abjurèrent leur erreur et revinrent à l'unité de l'Eglise catholique... Or, l'erreur de ce Maron et de ses adeptes, ainsi qu'on le voit dans les actes du VI^e concile œcuménique (concile de Constantinople, 680) qui fut tenu contre eux, et où ils furent frappés d'anathème, consistait à ne reconnaître dans N. S. Jésus-Christ qu'une seule volonté et une seule opération dès le commencement. »

Ces quelques lignes, dit l'abbé Debs, sur lesquelles s'appuie une imputation aussi grave, renferment presque autant d'erreurs que de mots, et toute la faute d'un historien tel que Guillaume de Tyr est d'avoir copié à l'aveugle (il en fait lui-même l'aveu) un auteur hétérodoxe, Eutychès Saïd Iba-Patrik, patriarche grec schismatique d'Alexandrie, ennemi acharné des Maronites, dont les écrits fourmillent d'inexactitudes relevées par des écrivains tels que Pocoke, Palma, le Quien, Assemani et autres.

D'abord est-il possible de faire des hérésiarques de S. Maron ou de S. Jean Maron, dont la sainteté a été reconnue par l'Eglise et proclamée par un grand nombre de Papes ? L'origine des Maronites, nous l'avons vu, est pure de toute tache, et ils ont toujours regardé comme une sanglante injure l'imputation d'avoir un seul moment erré dans la foi. Un grand nombre de Pontifes romains leur ont adressé des témoignages éclatants de leur perpétuelle orthodoxie, et de leur attachement inviolable à l'Eglise de Rome.

Eutychès d'Alexandrie, du reste, a commis plusieurs

anachronismes qui ont échappé à Guillaume de Tyr. C'est ainsi qu'il place l'origine du Monothélisme sous l'empereur Maurice, lequel mourut en 602, tandis que cette hérésie fit son apparition sous le règne d'Héraclius, vers 628. Le patriarche grec regarde comme fauteur de l'hérésie monothélite un certain Maron. Il faut s'entendre. Veut-il parler de l'ermite Maron que les Maronites regardent comme le Père et le Fondateur de leur Nation ? Mais, il était mort depuis plus de deux cents ans ! S'attaque-t-il à Jean Maron, le premier patriarche Maronite, ce qui est plus probable ? Mais, Jean Maron était bien jeune, en 628, pour lancer une hérésie ! En le faisant mourir centenaire, en 707, cela lui donnait 24 ans, au moment de l'apparition du monothélisme ! C'est en outre un fait historique bien connu que le Monothélisme eut pour auteurs Théodore de Pharan, Sergius et Pyrrhus de Constantinople, Cyrus, patriarche d'Alexandrie et Macaire, patriarche d'Antioche. Plusieurs catalogues d'hérétiques dressés à cette époque par Nicéphore, qui vivait cinquante ans après S. Jean Maron, par S. Jean Damascène, son contemporain et son compatriote, Sophronius, patriarche de Jérusalem et originaire du Liban, énumèrent les noms de plus de deux cents monothélites : or, le nom de Maron ou des Maronites ne figure dans aucune de ces listes rédigées par des hommes pourtant peu susceptibles de tendresse pour les hérétiques ! Il est faux que le sixième concile œcuménique, tenu à Constantinople en 680, ait été convoqué contre Maron et les Maronites. On sait qu'il fut dirigé contre les Monothélites et leurs fauteurs que nous avons déjà plusieurs fois nommés. Qu'on parcoure les actes authentiques du Concile, et l'on verra

que le nom de Maron ou des Maronites ne se trouve pas une seule fois mentionné dans les anathèmes portés avec tant de précision contre les auteurs ou adeptes de l'hérésie.

Enfin, la conversion de cette nation, telle qu'elle est racontée par Guillaume de Tyr, a quelque chose de fort étrange. Comment, voilà un peuple qui, après avoir professé pendant cinq siècles une hérésie née dans son sein, la rejette tout-à-coup en masse, sans qu'aucune objection s'élève contre cet abandon imprévu, sans qu'aucune scission se fasse parmi ses membres, et se read, patriarche et princes en tête, faire une abjuration générale entre les mains du patriarche latin Aymeric ! Guillaume de Tyr a bien raison de parler d'inspiration divine ! Puisse cette inspiration se produire encore de nos jours pour nos frères séparés, et qu'ils donnent au Souverain Pasteur des âmes la consolation de les voir rentrer aussi courageusement dans le bercail de Pierre !

L'historien des Croisades semble se contredire lui-même lorsque, parlant des Maronites qui vinrent au-devant des Croisés, à leur première arrivée en Syrie, il leur donne le titre de fidèles. Les Latins, à cette époque, auraient-ils donné ce nom à des chrétiens en révolte contre l'Église leur mère ? Du reste, ils l'étaient, fidèles, bien avant l'époque de 1182 assignée à leur conversion.

En effet, au moment de l'arrivée des Croisés à Tripoli, en 1099, le patriarche maronite d'Antioche, Joseph Gergesi, envoya des légats à Rome, en compagnie des légats de Godefroy de Bouillon, afin de demander le pallium au Souverain Pontife. Le pape Pascal II lui

accorda le pallium en 1100, et y joignit en présent une mitre et un bâton pastoral. Plus tard, en 1131, le pape Innocent II délégua le cardinal Guillaume vers le patriarche maronite Grégoire de Halat, pour l'informer qu'il était le pape légitime, à l'exclusion de Pierre de Léon qui avait réussi à se faire élire antipape, sous le nom d'Anaclet II. En conséquence, le patriarche d'Antioche et les autres évêques maronites prêtèrent serment à Innocent II, devant ce cardinal, ainsi que les prélats latins qui se trouvaient en Syrie. Comment l'auraient-ils fait, s'il n'eussent pas été alors en communion avec le Saint-Siège? Comment Guillaume de Tyr peut-il affirmer que les Maronites, au moment de leur prétendu retour au catholicisme, en 1182, étaient plongés depuis cinq cents ans dans l'hérésie du Monothélisme?

Nous nous sommes étendus, trop longuement peut-être, sur cette magistrale réfutation, afin de prouver que l'Abbé Debs, dans la défense de l'honneur de sa nation, sut se montrer habile dialecticien et réduire à néant des arguments mille fois réfutés avec lesquels il fallait pourtant en finir.

La force de son argumentation serrée, la logique qui s'en dégagait, amenèrent l'auteur du libelle diffamatoire à reconnaître ses torts, et l'Abbé David remit sa rétractation entre les mains du cardinal Préfet de la Propagande. C'était une victoire pour la Nation Maronite dont l'abbé Debs s'était fait l'heureux champion, toujours prêt, du reste, à reprendre les armes dès qu'un imprudent oserait insulter à son antique gloire.

Mais un tel soldat était digne d'un champ de bataille

plus vaste, capable de se mesurer avec des ennemis plus redoutables ; la Providence qui lui avait donné le courage voulut aussi lui ménager l'occasion du combat. Si le prêtre est le chevalier de Dieu, l'évêque est le chef de la milice sainte, il doit obéir au premier signal et se porter là où le danger menace. C'est ce que fit l'abbé Debs.

L'archevêque maronite de Beyrouth, Mgr Tobie Aoun, venait de mourir, laissant veuve de son Pasteur l'une des plus importantes églises de la Syrie, et il s'agissait de lui trouver un successeur qui fût à la hauteur de sa charge. Beyrouth, en effet, en raison de sa situation et de son rapide développement est l'une des villes syriennes où la fonction d'un évêque exige le plus de zèle, de prudence et de tact, s'il veut sauvegarder son troupeau sans se heurter aux mille écueils qui l'attendent, et contre lesquels un homme ordinaire viendrait infailliblement se briser. La succession de Mgr Tobie était particulièrement délicate. Il avait auprès de lui l'un de ses vicaires généraux dont les relations semblaient, selon les probabilités humaines, devoir lui assurer les suffrages de la nation. Mais l'homme propose et Dieu dispose ; les prévisions humaines furent déçues, et la voix du peuple se porta sur l'abbé Debs en reconnaissance des nombreux travaux qu'il avait déjà exécutés pour le bien et l'honneur de la Nation, et surtout aussi en raison des éminentes qualités qui rehaussaient en lui la dignité de sa carrière sacerdotale. Le Patriarche se rendit avec bonheur aux vœux des habitants de Beyrouth et ratifia l'élection. L'abbé Debs accepta le lourd fardeau que la volonté divine, manifestée par celle de sa nation et de son chef, imposait à ses épaules, et il répéta

humblement les paroles d'un autre grand évêque, le thaumaturge des Gaules, Saint Martin : « Seigneur, si vous le voulez, je ne refuse pas le travail, *non recuso laborem* !

C'est le 11 février 1872 qu'il reçut des mains du vénérable Patriarche la consécration qui fait les Pontifes. Dieu venait de le faire asscoir parmi les princes de son peuple ! Ad multos annos !

III L'ÉPISCOPAT.

Monseigneur Debs, en acceptant l'archevêché de Beyrouth, ne se dissimulait nullement l'étendue de la tâche qu'il assumait sur ses épaules; mais, comptant avant tout sur la Providence, et doué d'une courageuse audace, il se lança dans la mêlée, sans reculer d'un pas devant les difficultés qui allaient surgir devant lui. Ses prévisions ne l'avaient nullement trompé, car il se trouva immédiatement aux prises avec trois genres d'ennemis dont il avait d'avance escompté les coups : l'indifférence religieuse, le prosélytisme à rebours des sectes hétérodoxes, enfin, les passions humaines les moins nobles, toujours prêtes à répandre leurs désobligeantes interprétations, et à travestir les intentions lorsqu'elles ne peuvent attaquer les actes.

A ce dernier adversaire, le nouvel Archevêque, comme toutes les grandes âmes, n'opposa d'autres armes qu'un calme magnanime, capable de désarmer l'envie la mieux cuirassée, une patience à toute épreuve et un généreux oubli. En un mot, mettant en pratique la maxime du saint évêque de Genève « *il fit le bien et laissa dire.* »

Cette devise semble avoir été sa règle de conduite durant tout le cours de sa carrière épiscopale, et il n'a jamais songé à se retourner contre les esprits étroits qui l'ont indignement poursuivi de leurs clabauderies. Autant il s'est toujours montré prompt à se mesurer avec ceux qui s'attaquaient à nos croyances ou à l'honneur de la nation maronite, autant il a fait preuve de longanimité à l'égard des malheureux égarés qui ont honoré de leurs détractions sa personne ou ses actes. De sorte que ceux qu'il a pu rencontrer sur sa route l'ont toujours trouvé aussi calme, aussi pleinement en possession de lui-même que si leurs insolences s'étaient adressées à des étrangers. C'est la marque infailible à laquelle on reconnaît les grands cœurs.

Cette disposition d'âme donnait à M^{gr} Debs une plus complète liberté pour combattre sur un terrain où la lutte était plus utile, et le danger plus pressant.

Nous avons dit que le nouvel élu avait vu se dresser devant lui, lors de son arrivée à Beyrouth, l'indifférence religieuse. Que ce mot n'effraie personne, cet état de choses était une conséquence de la transformation qui s'opérait dans sa ville métropolitaine.

Beyrouth, en effet, était dès lors en voie de détrôner Damas, et de lui enlever son titre de capitale de la Syrie : cette dernière ne devait garder sur sa rivale qu'une supériorité numérique qui lui sera peut-être même arrachée un jour. Grâce à sa situation de ville maritime, à ses relations avec l'Europe et l'Amérique, Beyrouth est devenue pour ainsi dire le cœur de la Syrie : c'est d'elle que se répandent jusqu'aux extrémités du pays le mouvement et la vie. Mais, en retour, elle attire

dans son sein les ressources et les forces du dehors; c'est le centre vers lequel convergent les rayons de la périphérie. Ses murs se sont reculés bien au-delà de son ancienne enceinte, et elle s'est ouverte aux paisibles habitants de la montagne qui viennent lui demander une vie plus facile et des plaisirs qu'ils ne trouvent pas ailleurs. C'est là l'explication de ce rapide développement qu'elle a réalisé dans ce dernier quart de siècle.

Mais l'accroissement de la population aujourd'hui quadruplée, le progrès matériel qui se manifeste par de nombreuses créations commerciales et industrielles, et multiplie les ressources comme aussi les besoins de la grande cité, le fiévreux mouvement qui l'anime, tout cela ne peut lui être profitable qu'à une condition : c'est que le progrès intellectuel et moral marchera de pair avec l'avancement matériel, que la religion, sans laquelle il n'y a pas de civilisation véritable, gardera ses droits imprescriptibles et sera le pivot autour duquel évolueront les hommes et les choses. Monseigneur Debs avait une intelligence trop élevée pour ne pas comprendre cette vérité.

Avec une ardeur dont il était seul capable, il employa les premières années de son épiscopat à surveiller et diriger ce travail de transformation qui s'opérait autour de lui. On a dit que les évêques avaient pétri l'Europe comme une cir molle et l'avaient façonnée dans leurs mains ; cela est vrai, et l'Europe aurait mauvaise grâce à se plaindre, l'œuvre est loin d'être manquée. L'archevêque de Beyrouth paraît être le descendant de ces rudes ouvriers d'autrefois ; et plaise à Dieu qu'il lui soit donné de jouir du résultat de ses vaillants efforts.

Le mélange de races et de croyances qu'on trouve dans la population de la ville métropolitaine, les incessantes préoccupations des affaires, la soif des plaisirs et de la vie facile qui sont les plaies de notre époque, étaient loin d'être favorables au développement des idées religieuses. Les Maronites, il est vrai, apportaient avec eux des convictions plus fermes et des habitudes chrétiennes qui les rendent capables de résister plus longtemps à l'influence délétère du milieu ; c'est sur ces heureuses dispositions que s'appuya Sa Grandeur pour fortifier les volontés chancelantes, relever les ruines déjà tombées, rallumer l'étincelle qui couvait sous la cendre, et faire luire au grand jour la lumière cachée sous le boisseau.

Monseigneur Debs commença son fécond apostolat par une suite de *Conférences* où la solidité de la doctrine ne le cédait en rien au brillant de la forme oratoire. Pendant trois années consécutives, il attira au pied de la chaire de la Cathédrale l'élite des penseurs qu'il sut captiver par la chaleur communicative de sa haute éloquence et la magistrale autorité avec laquelle il déroula devant eux les dogmes de la foi et les austères devoirs de la morale chrétienne. Jamais on n'avait entendu parler un langage si noble, si simple et si élevé tout ensemble ; ces conférences furent un véritable triomphe oratoire. Son auditoire catholique se trouva bientôt débordé par l'adjonction des membres des autres communautés religieuses, et il s'attacha même des auditeurs assidus parmi ceux qui ne professent pas la sainte religion du Christ. Tant de fatigues ne pouvaient rester sans résultat. Aussi, l'ardent conférencier eut-il la joie de voir ses enseignements porter leurs

fruits. L'impiété fut réduite à garder un respectueux silence, les cœurs fidèles sentirent se réveiller leurs croyances endormies, et se raffermir parmi eux la pratique des œuvres religieuses.

Si Annibal savait vaincre, il ne savait pas profiter de la victoire. Tel ne fut pas l'archevêque de Beyrouth. Saisissant l'occasion de l'heureuse réaction opérée par la grâce, sous l'impulsion de sa parole enflammée, il sut grouper autour de lui des hommes dévoués qu'il enrôla dans une active milice chargée de le seconder dans son apostolat. Il avait déblayé le terrain, il lui restait à bâtir. Or, les constructions dont il se fit l'infatigable ouvrier furent les congrégations d'hommes de Saint Maron, de Saint Joseph, de Saint Tobie, et la congrégation de femmes placée sous le vocable de l'Immaculée Conception.

L'association pieuse qu'il mit sous le patronage du Père fondateur de la Nation Maronite a pour but de veiller sur les intérêts spirituels et temporels des membres de la Nation, de leur venir en aide dans leurs besoins, et enfin de se prêter en toutes circonstances un fraternel appui. Cette institution a contribué pour une large part à conserver parmi les Maronites un esprit de chrétienne solidarité, et à les unir dans une même pensée : la défense de leur foi et de l'honneur national.

La société de Saint Joseph ne mérite pas moins d'éloges et ne fait pas moins d'honneur à la charité de son pieux fondateur.

Chaque année amène à Beyrouth un respectable contingent d'ouvriers qui ont quitté leurs montagnes pour venir demander à la grande ville le pain de leur famille.

M^{gr} Debs sentit son cœur de père ému de leurs besoins et de leurs dangers, et il ne voulut pas les livrer à l'abandon. De même que le père nourricier du Sauveur, ils ne pouvaient trouver quelque adoucissement à leur misère, un remède à leurs maux, le repos à leurs durs labeurs de chaque jour en dehors de l'accomplissement des devoirs religieux. L'action bienfaisante de la foi pouvait seule les soutenir dans les rudes épreuves d'une vie de travail et de privations. C'est pourquoi leur premier Pasteur voulut donner pour patron à leur société le pauvre artisan de Nazareth qui, comme eux, avait enduré les souffrances de la pauvreté et de l'exil, qui avait manié les lourds outils de l'ouvrier, qui avait donné ses sueurs et ses peines pour subvenir aux besoins de la Sainte Famille dont Dieu lui avait commis la garde. C'est donc sous le patronage de saint Joseph qu'il les plaça, enfin de resserrer les liens qui les unissent, d'augmenter par l'union leur force de résistance aux entraînements du mal, de les garantir contre la pernicieuse influence du milieu, et de conserver chez eux la foi robuste et la pratique des vertus chrétiennes.

Afin de suivre jusqu'à leur dernière heure les malheureuses épaves des luttes de la vie, l'archevêque de Beyrouth eut la miséricordieuse pensée de créer encore une troisième association sous le patronage de saint Tobie. Les saintes Écritures nous ont conservé la pieuse et touchante relation de cette œuvre à laquelle se dévouait le saint exilé de Ninive, qui consacrait son repos et ses veilles à la sépulture de ses frères. Or, combien d'infortunés, après de longues années de souffrances, viennent terminer dans nos villes une misérable existence, loin de leurs familles,

sans qu'aucune main amie leur ferme les yeux et donne à leurs restes la dernière poignée de terre qui recouvre leur cercueil. Nouveau Tobie, Mgr Debs leur assurera cette suprême consolation ; les membres de cette confrérie viendront veiller au chevet de ces délaissés, recueilleront leur dernier séjour, leur assureront les bienfaits d'une mort chrétienne et feront donner à leurs os la sépulture au milieu de leurs frères.

Quant à la congrégation de femmes placée sous le vocable de l'Immaculée Conception, Mgr Debs la trouva établie dans sa ville épiscopale. Il lui accorda ses plus chaleureux encouragements, révisa ses statuts et lui imprima une vigoureuse impulsion, la regardant comme un puissant moyen de conserver à son diocèse une phalange de jeunes filles pieuses et de mères sérieusement chrétiennes.

Ces œuvres qui auraient absorbé la vie de tout homme moins actif que ne l'est l'archevêque de Beyrouth, ne l'empêchaient pas de livrer par ailleurs de généreux combats. Menant de front l'assaut contre toutes les attaques d'un ennemi multiple, il reprit en mains l'œuvre à laquelle il avait consacré la meilleure partie de sa carrière sacerdotale : l'apostolat par la presse, auquel il ajouta celle de l'éducation chrétienne de la jeunesse. C'était, à ses yeux, le plus sûr moyen de s'opposer aux efforts du second adversaire que nous avons signalé : le prosélytisme des sectes protestantes.

Grâce au concours dévoué de son ami, M. Rezkalla Khadra, il publia toute une longue série d'ouvrages ayant pour but de défendre le dogme catholique contre les attaques de l'hérésie, et de propager parmi les prêtres et les

fidèles l'esprit ascétique, source de la vie religieuse.

Nous signalerons entre autres ses *Conférences religieuses* prêchées dans sa Cathédrale et formant deux gros volumes; *l'Abrégé du Catéchisme de persévérance*, puis la traduction de la *Lettre de Laval contre le Protestantisme*, par l'abbé Paul Debs, son frère; *l'Unité de la Trinité*, le *Manuel des Conférences*, traduit par l'abbé Joseph Alam, son vicaire général; le *Saint Prêtre*, traduction de l'abbé Jos. Alam; le *Catéchisme du Concile de Trente*, traduit en arabe par l'abbé Joseph Bostani, curé de saint Georges; le *Ratio examinandorum clericorum*, par l'abbé Paul Debs, la *Divinité de Jésus-Christ*, ouvrage de Mgr de Ségur, traduit par l'abbé Pierre Khoury, secrétaire du Patriarche. Tous ces ouvrages furent revus et corrigés de sa main, avant de recevoir les honneurs de l'impression.

Pour imprimer une plus large impulsion à l'étude des sciences et les mettre en honneur parmi les laïques de son diocèse, Monseigneur organisa une Académie arabe dont les séances étaient consacrées à des sujets de littérature, de sciences et d'histoire pouvant présenter un réel intérêt. Les hommes les mieux préparés par leurs études antérieures, médecins, avocats, commerçants instruits, se firent un honneur d'être reçus dans son sein, et d'exercer leurs talents dans la solution de problèmes variés dont le docte fondateur fournissait bien souvent le canevas. Il eut lui-même l'occasion fréquente d'y prendre la parole, et il sut s'y montrer ce qu'il est, l'homme auquel nulle question, nulle connaissance n'est étrangère. Il publia en deux volumes les *Discours Académiques* prononcés dans cette

illustre assemblée, ils sont marqués au coin d'une science de bon aloi et font le régal des délicats.

Mais le champ de la science demeurait encore trop restreint, au désir de Monseigneur; il le voulait plus large ouvert à tous ceux qui désiraient s'y réunir. Comprenant mieux le prix de l'instruction pour un pays comme la Syrie, sa Grandeur résolut de doter son diocèse d'un vaste établissement où la jeunesse pourrait trouver tout ensemble une solide éducation chrétienne et l'instruction secondaire, telle qu'elle est donnée dans les collèges d'Europe.

Dénué de ressources personnelles, il n'hésita pas, malgré les répugnances de sa délicatesse, à tendre la main à l'Europe charitable, afin d'obtenir les fonds nécessaires à la réalisation de son projet.

A cet effet, il lança une petite brochure (*Les Maronites*) dans laquelle il exposait chaleureusement le danger qui menaçait son troupeau, et le remède à opposer aux envahissements de l'hérésie protestante sous le voile de l'instruction.

« Nous sommes actuellement, disait-il, dans une époque où l'instruction est en progrès, et cela, non seulement dans le continent Américain, mais aussi en Orient, et surtout en Egypte. C'est un fait connu que les ennemis de notre sainte Religion catholique, particulièrement les Protestants, concentrent leurs efforts vers un but qui n'est autre que l'ébranlement de la foi de nos populations. Les moyens qu'ils ont pris pour réaliser ce dessein sont l'ouverture d'écoles, l'établissement d'imprimeries, la propagation de livres et de journaux, enfin l'organisation

de cercles où ils prétendent dispenser l'instruction et le savoir.

Ces ennemis de notre foi savent que, à raison de ce que la Phénicie et la Syrie appartiennent au berceau du christianisme, les Catholiques de ces contrées, surtout les fils de notre nation Maronite, y vivent tous attachés aux croyances de leurs pères, qu'ils pratiquent avec ferveur leurs devoirs religieux et conservent dans toute sa pureté primitive la simplicité des mœurs que ces croyances leur ont inspirée. Mais ils pensent qu'ils pourraient utilement profiter, pour mettre leur dessein à exécution, de ce que ces populations se montrent très-désireuses de suivre le mouvement général qui fait rechercher aujourd'hui un degré plus élevé d'instruction.

Et voilà pourquoi les agents des sectes protestantes, surtout depuis quelques années, emploient leurs efforts et leurs ressources à ouvrir de nombreuses écoles, et à fonder des imprimeries pour faire la propagande de leurs erreurs dans toute la Syrie, et particulièrement dans le Liban. Les jeunes gens catholiques des deux sexes sont attirés dans leurs écoles sous prétexte d'y recevoir l'instruction; et par leurs imprimés, ils corrompent l'esprit des simples et les rendent pour le moins tièdes dans la pratique des devoirs de notre sainte religion.

Dans cette situation, notre poste, à nous prélats catholiques, est, vis-à-vis de ces dissidents, un poste de combat, qui nous oblige à soutenir contre eux une lutte morale continuelle.

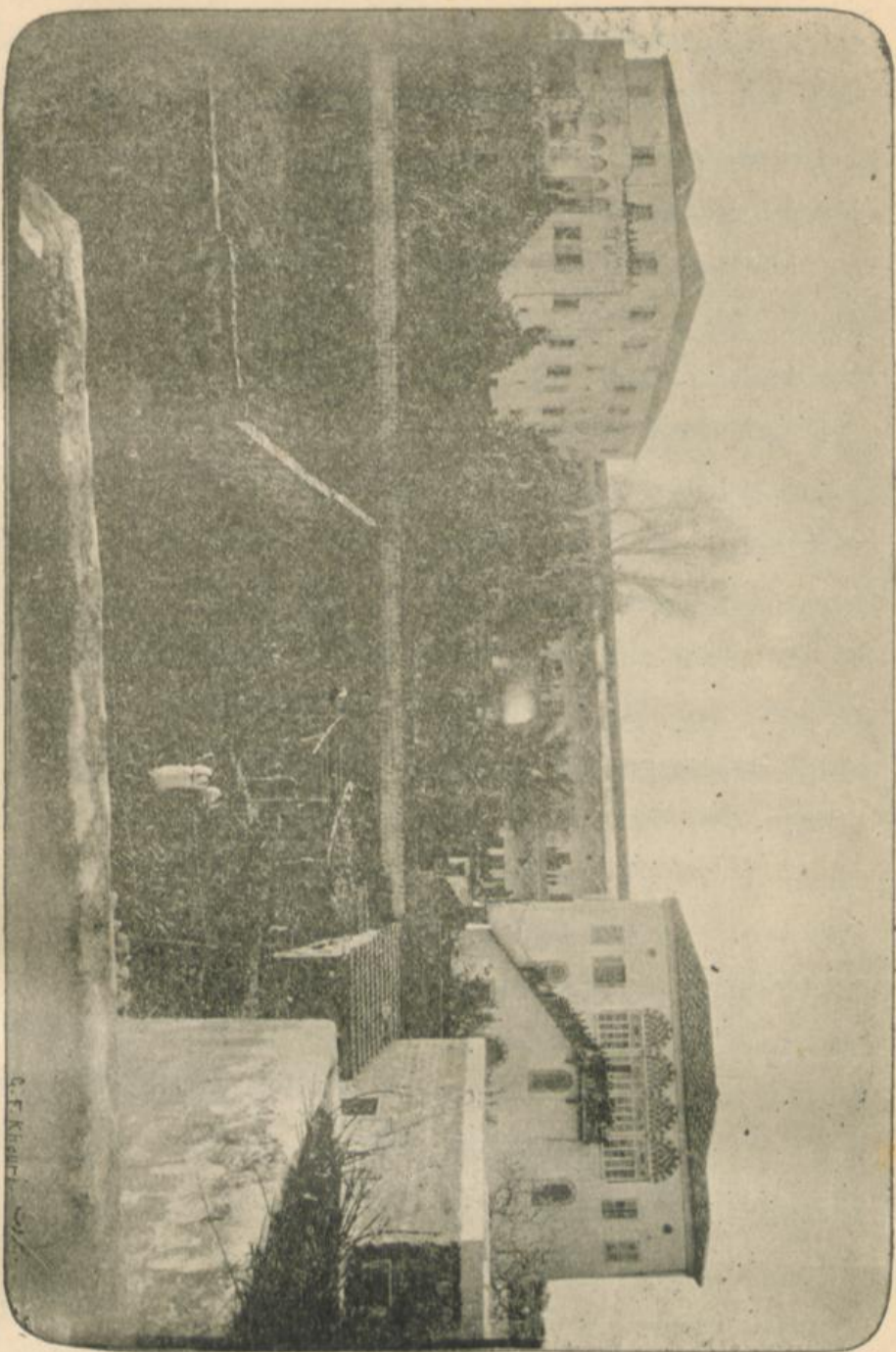
Nommé archevêque de Beyrouth pour la nation maronite qui est la plus importante et la plus nombreuse

des nations catholiques de l'Orient, j'ai bien vite reconnu, dès mon arrivée dans cette Métropole, l'imminence du danger.

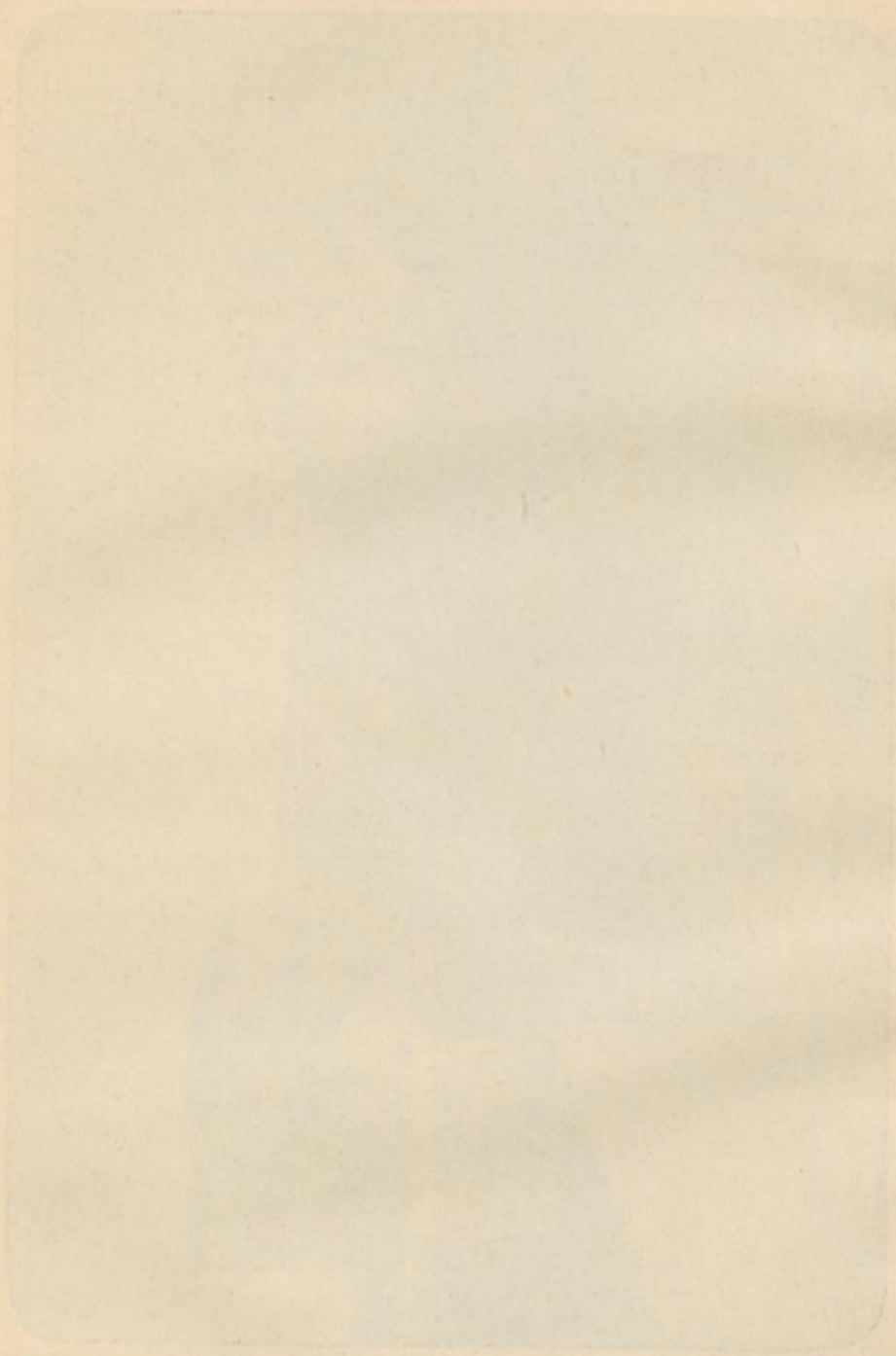
Il m'a été démontré que les seules armes avec lesquelles il fût possible de soutenir cette lutte étaient celles mêmes qu'emploient nos ennemis; qu'il y avait par conséquent urgence à fonder un collège catholique d'une certaine importance, pour avoir ainsi à notre disposition les principaux moyens d'influence sur lesquels comptent les Protestants. Telle est la raison qui m'oblige à m'adresser à la libéralité des Catholiques ».

Son appel fut entendu, et l'heureux archevêque put bientôt mettre la main à cette œuvre nouvelle.

A l'est de Beyrouth s'élève une verdoyante colline semée de villas qu'encadrent de frais jardins, et d'où le regard se porte avec enchantement sur le vaste miroir d'azur de la Méditerranée, embrasse la gracieuse baie de saint Georges où les vagues viennent doucement expirer sur la plage, et s'élance jusqu'aux sommets neigeux de la chaîne du Liban. La beauté du panorama qui se déroule du haut de ce mamelon, l'air toujours frais et pur qui se joue dans les branches fleuries des orangers dont il est couvert, la proximité de la ville dont il est assez rapproché pour ne pas entraver les communications, assez éloigné pour que les bruits du dehors viennent expirer à ses pieds, sans troubler la paix silencieuse des enfants, tel est l'heureux ensemble de qualités qui désignaient ce coin de terre fortuné à recevoir les fondations d'un établissement destiné à l'éducation de la jeunesse.



COLLÈGE MARONITE DE LA SAGESSE.
(Beyrouth)



La terrain fut acheté, déblayé et aplani, les matériaux préparés, et bientôt la main créatrice de l'archevêque de Beyrouth fit surgir sur les pentes de la riante colline le superbe établissement qui porte aujourd'hui le nom prédestiné de *Collège de la Sagesse*!

Mais la construction de ce vaste édifice ne constituait que le côté matériel de la tâche de Monseigneur Debs. Il lui restait à organiser le service d'administration et d'enseignement, à rédiger un programme rationnel des études et à fixer les règlements de la discipline intérieure. Avec une intuition qui tient du génie, le zélé fondateur sut s'entourer l'hommes à la fois instruits et profondément religieux sur lesquels il put se reposer pour l'exécution de son plan; il traça le programme dans lequel devait évoluer le cours des études, et promulgua un règlement marqué au coin d'une expérience et d'une sagesse consommées. Le clergé de son diocèse lui fournit un assez large contingent de professeurs émérites; il envoya un certain nombre de jeunes clercs s'initier dans les collèges de France à la délicate fonction d'éducateurs de la jeunesse, et, afin de maintenir une plus stricte unité de direction, il plaça son frère, le Révérend Père Paul Debs, dans un établissement parisien, afin de le mettre en mesure de s'exercer à la lourde charge de Directeur qu'il remplit encore aujourd'hui. C'est aux prix de ces luttes et de ces sacrifices qu'on parvient à solidement assoir des œuvres durables.

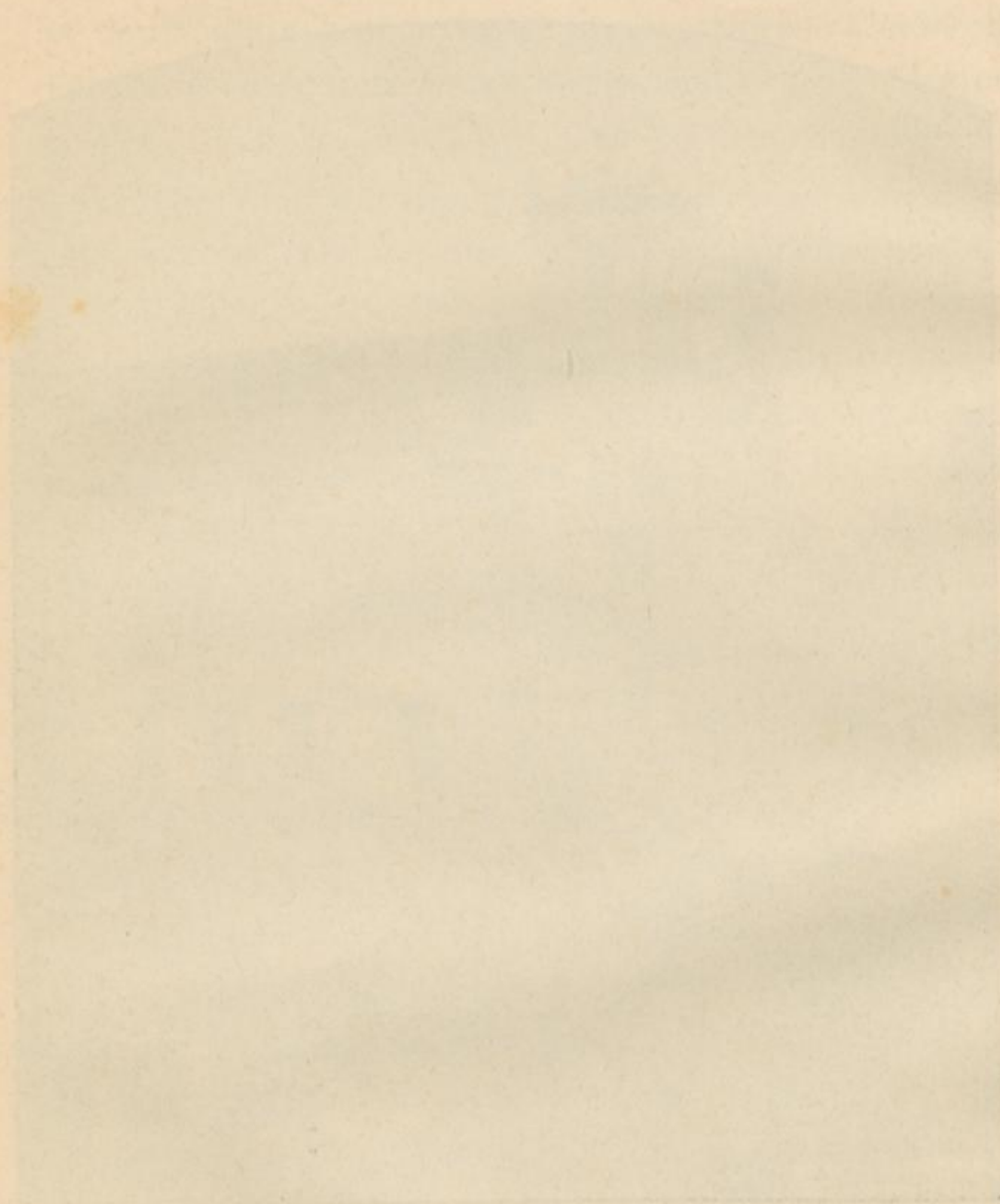
La confiance des parents répondit au zèle de l'archevêque, et plus de trois cents enfants se pressent aujourd'hui sur les bancs du collège devenu trop étroit.

L'enseignement qu'on y donne comprend l'étude du français et de l'arabe comme langues fondamentales, du turc et de l'anglais comme langues accessoires. L'étude de l'arabe se borne aux leçons de grammaire, de littérature et d'éloquence, sans s'occuper de l'histoire ou des sciences. Le programme des cours de français renferme à peu près les matières assignées au cours de l'enseignement secondaire spécial en France, c'est-à-dire qu'il embrasse toutes les branches, depuis les éléments de lecture jusqu'à la philosophie inclusivement avec les sciences mathématiques (arithmétique, algèbre, géométrie), les sciences physiques et naturelles (chimie, physique, géologie, cosmographie, botanique et zoologie). Cet établissement a déjà donné aux diverses administrations locales, à la Faculté de médecine dirigée par les Pères Jésuites, au commerce, un grand nombre de jeunes gens instruits et sérieux qui font le plus grand honneur à la direction qui les a formés.

Mais ces fondations multipliées, avec toutes les préoccupations qu'elles entraînent à leur suite, jointes au travail excessif de l'administration d'un vaste diocèse et de la composition de tant d'ouvrages avaient fini par compromettre la santé du vénérable archevêque. Le courage surhumain avait abusé de la force corporelle, la lame avait usé le fourreau. Une crise terrible vint lui rappeler que l'organisme réclame ses droits, que l'homme ne vit pas seulement par la pensée, mais que son esprit doit ménager l'instrument de travail mis à son service par la Providence. Les princes de l'art déclarèrent à Mgr Debs qu'il ne pouvait plus se livrer à ce surmenage intellectuel, ni



CATHÉDRALE MARONITE DE BEYROUTH.
(*Vue extérieure*)



UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARY

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARY
ANN ARBOR, MICHIGAN 48106-1069
TEL: (313) 763-1000
FAX: (313) 763-1001
WWW: WWW.LIBRARY.MICHIGAN.EDU

traiter son organisme avec un tel sans gêne, sous peine de voir celui-ci refuser tout service.

En conséquence, il lui conseillèrent, afin de se soustraire à la tentation de reprendre prématurément ses accablantes occupations, d'entreprendre un voyage en Europe. Monseigneur accepta ce conseil avec d'autant plus d'empressement qu'il avait lui-même le désir de porter aux pieds du souverain Pontife ses sentiments de filiale soumission, de lui demander sa paternelle bénédiction pour lui et pour ses fidèles Maronites, et de l'entretenir de ses œuvres diocésaines. Pie IX le reçut comme un Père reçoit un enfant qu'il n'a pas vu depuis de longues années. Sans doute, le Saint-Père était au courant du bien opéré par le nouvel archevêque qui, après sa consécration épiscopale s'était empressé de lui adresser ses hommages et son adhésion au dogme de l'infaillibilité pontificale, et il lui avait répondu par une lettre des plus élogieuses dans laquelle il l'engageait à poursuivre son œuvre pour le bien de sa Nation et la gloire de l'Église. Le cœur de Mgr Debs ressentit une bien vive émotion à la vue du Vicaire du Christ, prisonnier, au Vatican, du roi de Piémont que l'usurpation avait rendu roi d'Italie. Après quelques semaines passées à Rome, où l'archevêque de Beyrouth se créa les plus hautes relations parmi les membres du Sacré-Collège, il reprit le chemin de Paris où il reçut le plus cordial accueil du Président de la République et de ses ministres. Le haut clergé français fut heureux de saluer en lui l'un des nobles représentants du clergé maronite, et son activité, son zèle pour ses œuvres, son intelligence toujours en éveil firent sur tous ceux qui l'abordèrent la

plus heureuse impression. Enfin, il fallut quitter aussi la France, et reprendre le chemin de la Syrie en passant par la capitale de l'Autriche où Sa Grandeur s'attira également les plus vives sympathies.

De retour dans son diocèse, l'éminent archevêque sembla vouloir recouvrer au centuple le temps qu'il avait dû consacrer à réparer ses forces ; on eût dit qu'il regardait cette trêve comme un larcin dérobé à ses obligations. Outre le rude travail intellectuel qu'il n'a jamais quitté, et les soucis des affaires diocésaines, il voulut travailler plus directement à la gloire de Dieu, en lui élevant des temples dans sa ville épiscopale et jusqu'aux villages de son diocèse perdus dans les gorges des montagnes. Habile administrateur, il avait fait fructifier les biens confiés à sa garde, et sans rien demander à ses ouailles, il se fit bâtisseur d'églises.

Sa Cathédrale était loin de suffire aux besoins de la population maronite sans cesse grandissante ; sa situation, du reste, la rendait peu en rapport avec l'honneur dû à la maison de Dieu. Il débaya un terrain qui appartenait à la fabrique de l'église métropolitaine, et posa les fondements d'une superbe cathédrale élevée sur le plan de la basilique romaine de Sainte Marie Majeure. C'est le dimanche des Rameaux de l'an 1895 qu'il en fit la bénédiction solennelle. Le temple, dédié à Saint Georges, atteint les plus vastes proportions et produit le plus grandiose effet. Il sera de longtemps le plus bel ornement de Beyrouth. Deux autres églises de sa ville épiscopale attirèrent encore son attention. La première, dédiée au saint Fondateur de la Nation Maronite, a été bâtie dans un quartier jusque-là

dépourvu d'édifice religieux. Par ses proportions et sa situation, elle est complètement en harmonie avec le goût de notre époque et appropriée aux besoins du culte divin. A l'est de la ville, sur la route de Tripoli, est un quartier en construction appelé à une extension considérable. Habité par de pauvres pêcheurs ou des ouvriers sans ressources, ce quartier n'avait pour église qu'un pauvre bâtiment tombant de vétusté. Monseigneur ne voulut pas de cette détresse, et il éleva encore au Seigneur une habitation plus digne de sa gloire. Cette nouvelle église se distingue par une élégante simplicité et une ornementation de bon goût, qui fait honneur à la science architecturale de celui qui en a donné le plan.

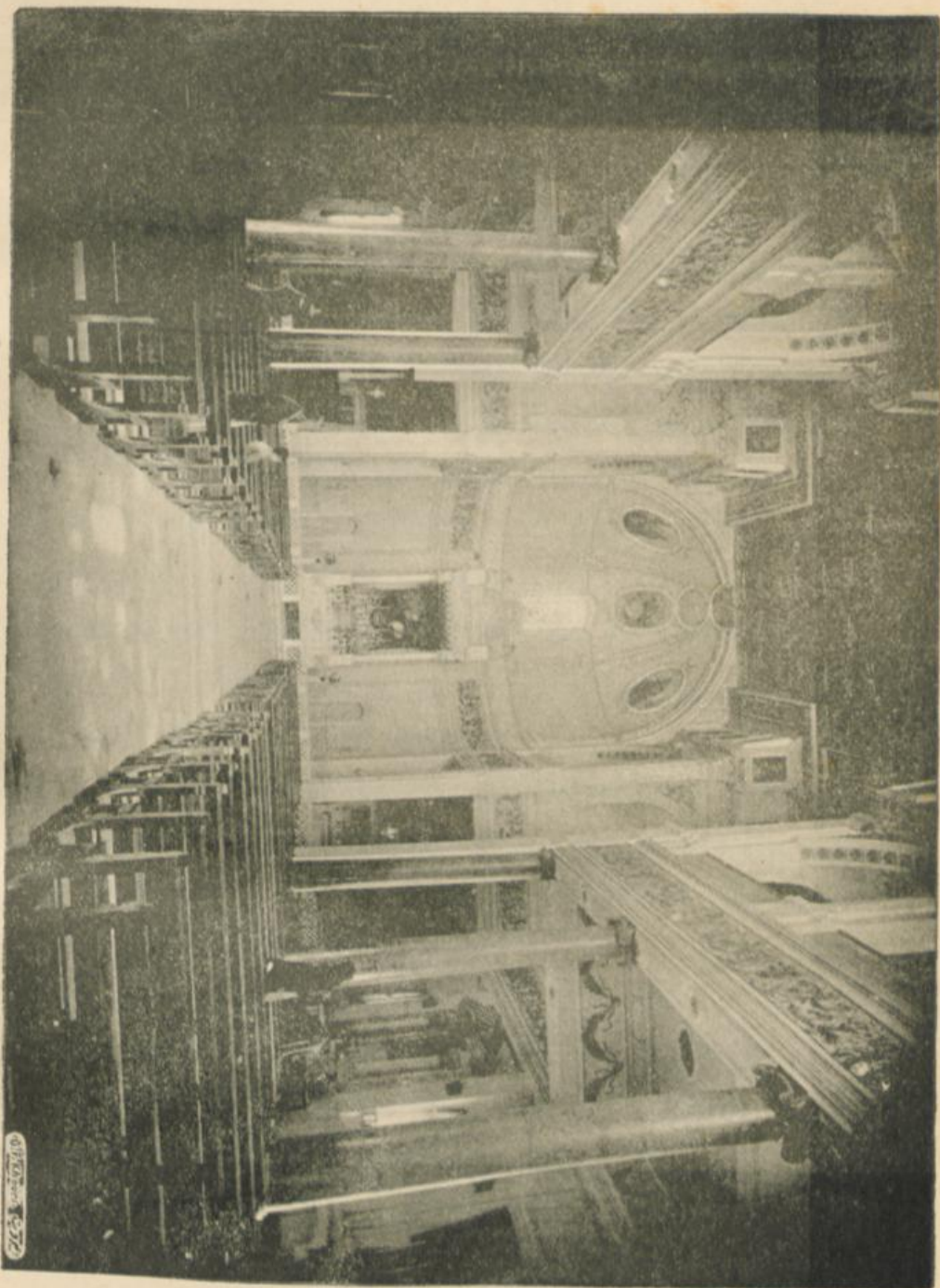
En dehors de Beyrouth, Mgr Debs a semé les églises sur plusieurs points de son diocèse : à Mohallakat-ed-Damour, à Chiah, à Haret-el-Hreïkh dans la plaine ; à Roumi dans les montagnes du Liban.

Ces graves occupations ne détournaient pourtant pas le docte archevêque de l'œuvre qui lui tenait tant au cœur. Les productions littéraires se succédaient sous sa plume avec une fécondité qui n'avait d'égale que le talent au coin duquel elles étaient marquées. Cette période de sa vie est surtout signalée par l'attention qu'il porte à tout ce qui peut contribuer à épurer la liturgie Maronite et à donner plus d'éclat aux cérémonies sacrées. Il révisé les livres liturgiques, en décrit l'histoire et les publie avec un soin qu'on n'avait pas apporté jusque-là dans ce genre de travail. Sous sa direction, quelques-uns de ses prêtres les plus distingués produisirent également des études sur l'Ecriture Sainte, le Droit canonique, la prédication ; il

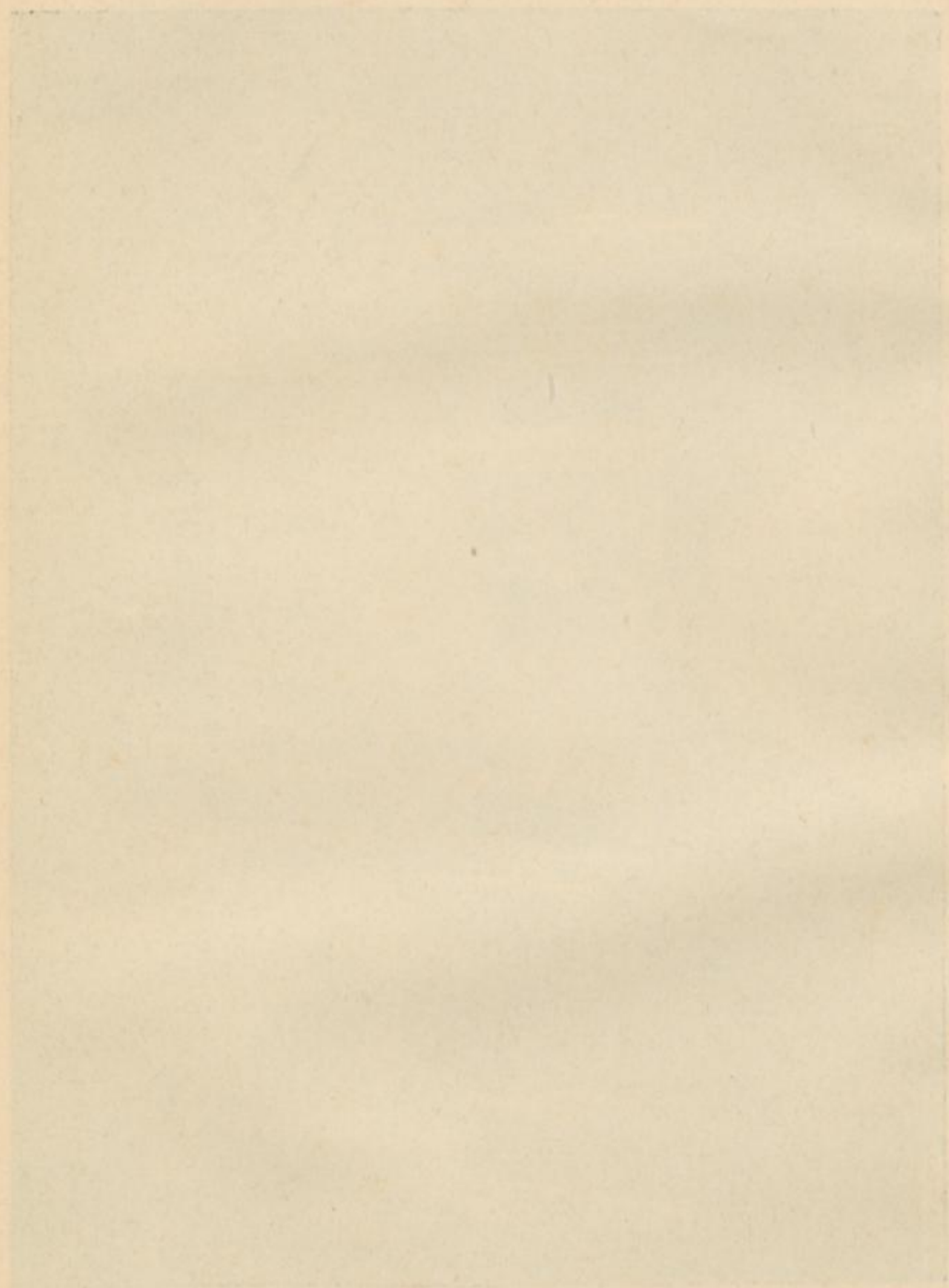
leur accorda ses plus chaleureux encouragements, revit et corrigea leurs travaux qu'il se chargea même de faire publier.

Tant de zèle et de désintéressement méritaient sans doute une éclatante récompense et les éminentes vertus du vénérable archevêque une consécration. C'est le feu qui éprouve l'or et le débarrasse de tout alliage impur qui pourrait ternir l'éclat. La vie de Mgr Debs, toute consacrée à la défense de la religion, à la propagation de la science, à l'affermissement de la morale chrétienne, au bien et à la gloire de sa chère nation maronite, devait aussi passer au creuset, pour en ressortir plus resplendissante de beauté morale et de véritable grandeur. Si nous étions tenté de jeter un voile sur cette partie de sa noble existence, ce ne serait certes pas dans la crainte d'y découvrir une faiblesse qui pourrait faire ombre au tableau, mais plutôt par pitié pour l'honneur de malheureux égarés sur qui retombe tout l'odieux de cette indigne campagne. L'innocente victime du Calvaire, trahie par un Judas et abandonnée par ses Apôtres a été réhabilitée depuis dix huit siècles au tribunal de l'humanité tout entière, et l'exécration du genre humain s'est attachée au nom de Judas qu'elle poursuivra de son mépris jusqu'au dernier jour. Il en sera de même pour tous ceux qui, foulant aux pieds les devoirs les plus sacrés de la reconnaissance, ne rougirent pas de verser leur haine insolente sur celui qui les avait comblés de ses bienfaits.

Nous protestons ici que nous n'avons nulle envie de faire aucune personnalité, et, à l'exemple du magnanime



CATHÉDRALE MARONITE DE BEYROUTH.
(*Vue intérieure*)



archevêque, nous voulons oublier jusqu'au nom des calomniateurs, les abandonnant aux remords de leur conscience, s'ils sont encore capables d'en avoir.

Du reste, Dieu a montré lui-même qu'il avait pris en mains la cause de son serviteur. L'archevêque de Beyrouth partit pour Rome, le cœur calme, confiant dans la justice de sa cause et fort de innocence, afin de rendre compte au Souverain Pontife de son administration et de ses actes, demandant lui-même à ce que sa conduite et la gestion de son diocèse fussent soumises à un rigoureux examen. Les juges qui lui furent donnés se rendirent bientôt à l'évidence, et le Pape Léon XIII fut heureux de proclamer hautement la fausseté des accusations portées contre lui.

Monseigneur repartit de Rome au commencement de 1887, revint par Vienne, et Constantinople, où il fut présenté au sultan Abd-ul-Hamid.

Son retour dans son diocèse fut un véritable triomphe. Rien ne saurait dépeindre l'allégresse qui accueillit cet autre Athanase. Ceux qui l'avaient poursuivi de leurs jalouses calomnies n'eurent qu'à baisser la tête sous l'opprobre qui retombait sur eux de si haut. Quant au généreux archevêque, il se montra aussi modeste dans son triomphe qu'il avait été grand dans l'épreuve. Oubliant jusqu'au souvenir de ses détracteurs, il reprit d'une main plus ferme encore, malgré le poids des ans qui commençait à se faire sentir, le cours de ses rudes travaux.

Frappé de l'ignorance où l'on se trouvait autour de lui de l'histoire de la Syrie, et des récentes découvertes

archéologiques relatives à ce beau pays qui a joué un rôle si important dans les destinées de l'humanité, il entreprit, avec une ténacité admirable, d'en retracer les faits dans un savant ouvrage dont il a déjà publié trois gros volumes, et bientôt achevé le quatrième. Les époques les plus lointaines de l'histoire syrienne s'y déroulent avec une telle exactitude qu'on se croirait transporté aux temps antiques où les Pharaons d'Égypte vinrent inscrire leurs noms sur les rochers du Nahr-el-Kalb.

Un savant de marque, qu'on ne peut accuser de partialité, a porté sur ce beau travail un jugement qui nous dispense d'en faire l'éloge. *L'Histoire de la Syrie*, a-t-il dit, suffit à la gloire de Mgr Debs. » Puisse le Ciel lui accorder une longue vie, afin de lui permettre d'achever cet ouvrage et d'en entreprendre d'autres de la même valeur.

L'Orient, du reste, semble être aujourd'hui le point de mire de l'Occident qui s'efforce de mieux approfondir son histoire et de secouer la poussière des siècles sous laquelle il est longtemps demeuré enseveli. L'Église, toujours attentive aux manifestations de l'esprit humain qu'elle s'efforce de diriger pour la gloire de Dieu et le bien des âmes, a tenté de seconder ce mouvement afin de le faire contribuer à un rapprochement entre les Églises Orientales et l'Église Romaine. La voix de l'immortel Pontife Léon XIII s'est élevée pour inviter les brebis égarées à rentrer dans le bercail du Pasteur véritable, et pour faciliter le retour de ces antiques chrétiens qui se dessèchent loin de la source de vie, le Pape les a conviés, en 1893, au Congrès Eucharistique

de Jérusalem, présidé par S. E. le Cardinal Langénieux, archevêque de Reims, qu'il avait institué son légat pour cette solennité.

Un grand nombre d'évêques, de prêtres et de fidèles de tous rites avaient répondu à l'appel du Chef de l'Église. La nation maronite y était représentée par Mgr Hoyek, le pieux et savant archevêque d'Arka, vicaire et représentant de S. B. le Patriarche, Mgr Stéphane Aouade, archevêque de Tripoli, et enfin par Mgr Debs.

S. M. I. le Sultan Abd-ul-Hamid, malgré les intrigues curdies pour lui faire regarder cette assemblée comme poursuivant un but politique en reconnut le caractère religieux, et donna les ordres les plus rigoureux pour que les pieux pèlerins fussent bien accueillis partout, et que les séances du Congrès fussent libres de toute entrave.

On sait quelles solennités se déployèrent alors dans la Ville sainte, provoquant l'admiration des sectes dissidentes elles-mêmes, et forçant leurs évêques à venir témoigner leur respect à l'envoyé du Saint-Siège !

Parmi les remarquables travaux qui remplirent les séances du Congrès, nous ne pouvons passer sous silence celui de Mgr l'archevêque de Beyrouth qui souleva les plus unanimes applaudissements. Prenant pour sujet le *Dogme de la Présence réelle* dans les Églises syriaques, catholiques et non catholiques, l'éloquent conférencier expliqua comment les Églises syriaques, maronite, syrienne unie et non unie, chaldéenne unie ou jacobite, ont conservé dans leur liturgie la foi au dogme de l'Eucharistie, et il termine en souhaitant que ces Églises, déjà unies ensemble par un lien commun, celui de la présence réelle de Jésus-Christ

au Sacrement de l'autel, le soient encore dans l'obéissance au seul Pasteur légitime institué par le Sauveur pour gouverner son Eglise : *Fiat unum ovile et unus Pastor*. Puisse ce vœu devenir bientôt une réalité !

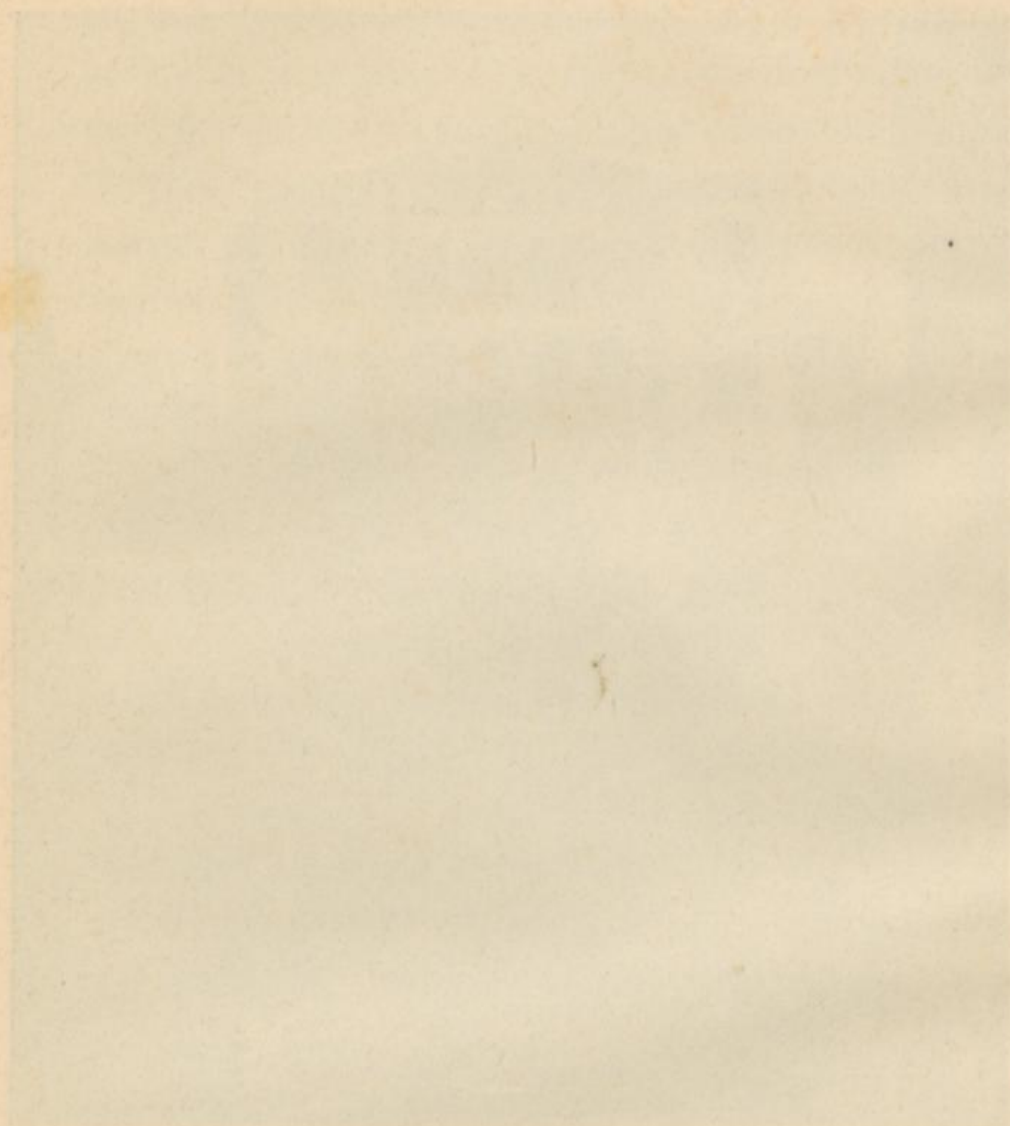
Le Congrès terminé, Mgr Debs, accompagné de Mgr Aouad, prit le chemin de Rome, afin de joindre ses vœux aux félicitations apportées de tous les coins du monde au Vicaire de Jésus-Christ, à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa consécration épiscopale. Le Saint-Père l'entretint longuement sur la Nation Maronite, lui exprimant l'intérêt qu'il portait à ce vaillant petit peuple qui a su garder sa foi intacte et son attachement inviolable à la Chaire de Pierre. Puis il parla de l'espoir qu'il nourrissait dans son cœur de voir bientôt les Églises séparées rentrer dans le giron de l'Église romaine, loin de laquelle elles ne peuvent que végéter et périr. Enfin, le Pape s'informa d'une façon fort bienveillante de ses œuvres diocésaines, et encouragea l'infatigable archevêque à poursuivre l'œuvre commencée, à combattre toujours le bon combat.

Mgr Debs eut l'occasion de resserrer les relations déjà nouées avec d'éminents prélats français qui lui témoignèrent les marques de leur haute estime et l'invitèrent, instamment à leur rendre visite pendant son séjour en France. Ces prélats étaient les Cardinaux Langéneux, de Reims, Thomas, de Rouen, et Bourret de Rodez.

Arrivé en France, l'archevêque de Beyrouth ne manqua pas de se rendre aux invitations des Eminentissimes Cardinaux qui l'accueillirent en frères, et se firent un devoir d'exercer envers un Prélat Maronite la plus cordiale hospitalité.



PENSIONNAT MARONITE DU PROGRÈS.
(*Beyrouth*)



Comme d'habitude, le retour s'effectua par Vienne et Constantinople où Mgr Debs avait de hautes et anciennes relations. Le Sultan Abd-ul-Hamid lui accorda une audience et lui décerna la décoration de l'Osmanié.

Revenu en Syrie, Monseigneur se remit, avec une activité que l'âge n'a pas refroidi, à ses travaux antérieurs. Il a terminé la réimpression des livres de la liturgie Maronite, achevé la publication du troisième volume de son *Histoire de Syrie* déjà sorti des presses, et préparé le quatrième.

Dans ce dernier voyage, son esprit observateur fut frappé de la profonde différence qui existe dans l'éducation de la femme en Europe et dans les pays orientaux, et de la grandeur du rôle qu'elle est appelée à jouer dans la société, lorsque l'éducation lui permet d'occuper sa véritable place. Et comme l'observation amène chez lui la mise en pratique de l'idée qu'elle a produite, il étudia aussitôt les moyens d'organiser une institution où des religieuses françaises donneraient aux jeunes filles syriennes une éducation en rapport avec les besoins du pays. Le cardinal Bourret lui envoya des Religieuses de la Sainte-Famille, de Rodez, aux quelles il confia la direction d'un pensionnat Maronite établi dans les dépendances de l'église saint Maron.

Cette œuvre à laquelle l'éminent archevêque attache la plus haute importance, et dont il attend les plus heureux résultats, est déjà en voie de prospérer, grâce au zèle des Religieuses qui la dirigent ; elle promet de donner au pays des jeunes filles pieuses et instruites, formées aux travaux d'intérieur, capables d'apporter un jour au foyer de la famille les vertus et les qualités qui constituent la femme chrétienne.

Les derniers actes de la sollicitude paternelle de Mgr Debs ont été un pressant appel à la charité de ses diocésains en faveur des associations de bienfaisance organisées dans sa ville épiscopale. La misère croissante qui a multiplié le nombre des malheureux lui a suggéré des efforts généreux pour le soulagement de leurs souffrances.

Nous ne pouvions terminer plus dignement que par ce dernier trait la relation d'une vie pleine de mérites et entièrement consacrée au bien.

Homme d'une énergie peu commune, Mgr Debs a fourni une carrière qui aurait usé les forces de toute âme moins solidement trempée. Sans se laisser abattre par les attaques passionnées dont on l'a honoré, il a poursuivi sa route et marché droit au but que lui assignaient le devoir et sa conscience.

Tel est l'homme, tel est l'évêque autour duquel se sont groupés, au jour du vingt-cinquième anniversaire de sa consécration épiscopale, tous ceux qui ont été les témoins de cette vie de labeur et de sacrifices.

Le Pape Léon XIII lui-même, pour consacrer par sa haute autorité les mérites de l'infatigable champion de l'Église, a daigné lui envoyer, avec la bénédiction apostolique pour sa personne, son diocèse et tous ceux qui prendraient part à ces solennités jubilaires, l'expression de son approbation pour le bien réalisé par lui durant ce quart de siècle. Nous ne pouvons résister au plaisir de reproduire ici ce document.

Illustrissime et Révérendissime Seigneur,

Quelques fidèles de l'archidiocèse de Beyrouth ont supplié le Saint Père de vouloir bien accorder à votre Illustrissime et Révérendissime Seigneurie la bénédiction apostolique, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de votre consécration épiscopale que vous allez célébrer. Sa Sainteté a accueilli cette demande avec plaisir, se réjouissant avec vous de cet heureux événement, et vous envoie du fond du cœur la bénédiction apostolique, implorant pour vous l'abondance des faveurs célestes.

Heureux de communiquer à votre Seigneurie ce témoignage de la bienveillance pontificale, j'y joins également mes propres félicitations pour le Jubilé de votre Seigneurie, et avec les sentiments de l'estime la plus distinguée, je suis heureux de me dire le serviteur de votre Seigneurie Illustrissime et Révérendissime

M. CARDINAL RAMPOLLA

Rome, 8 février 1897.

A Mgr Joseph Debs

Archevêque de Beyrouth

Nous ne pouvons rien ajouter à une telle lettre, sinon le vœu qu'une vie si précieuse soit conservée bien longtemps au diocèse de Beyrouth, et que Mgr Debs puisse recevoir encore de ses fidèles diocésains les honneurs d'un second Jubilé, celui de ses noces d'or épiscopales.

Ad multos annos!

LES FETES JUBILAIRES.

Le grand jour est enfin arrivé où l'allégresse universelle pourra se donner un libre cours, où les cœurs manifesteront hautement les sentiments d'amour et de vénération qu'ils gardent pour la personne de l'éminent Archevêque de Beyrouth. Ce ne sont pas seulement ses fidèles Maronites qui laissent éclater leurs légitimes transports de joie, mais encore les membres des autres nationalités, chrétiennes ou non chrétiennes, qui s'unissent dans un accord unanime, pour lui faire une escorte d'honneur.

La veille de la fête de saint Joseph, dès que le soleil eut disparu derrière le rideau bleu de la Méditerranée, le ciel s'embrasa de mille feux retombant en brillantes étincelles, les Églises de Beyrouth et un grand nombre de maisons particulières furent brillamment illuminées, et pour compléter ce tableau féerique, des ballons multicolores semblaient vouloir lutter avec les astres allumés par la main de Dieu aux voûtes du firmament. Les sommets du Liban furent bientôt couverts eux-mêmes de longues traînées de flammes, envoyant à celui qui été l'objet de ces chaudes démonstrations la certitude que, là bas, dans les hameaux les plus reculés de la montagne, les cœurs battaient à l'unisson des nôtres. Ces